

## LA GRANDE FRANÇAISE



LE 22 octobre 1421, le roi de France, Charles VI, mourut, et dans Paris, ville anglaise, les hérauts d'armes criaient, par les rues et les carrefours : « Vive Henri de Lancastre ! roi d'Angleterre et de France ! » La France était perdue, humainement parlant; Charles VII, le *petit roi de Bourges*, ne songeait plus qu'à la quitter et à se réfugier soit en Espagne, soit en Ecosse. Or, à ce moment, un secours inattendu arriva au malheureux prince d'où on l'attendait le moins : d'une femme,

d'une jeune fille, d'une bergère de dix-huit ans. Et son histoire est la plus française, la plus merveilleuse, la plus poétique que l'on puisse imaginer.

Mais pourquoi, dira-t-on, pourquoi la France tout entière a-t-elle daigné se souvenir seulement aujourd'hui du nom de l'héroïne qu'elle redit à satiété en ce moment? Eh! bien, selon moi, la raison, la voici : Jusqu'ici, notre noble pays avait marché glorieux dans l'histoire sans que sa gloire subit d'éclipse durable. Le coup de tonnerre d'il y a vingt-trois ans l'a écrasé, sans pourtant l'anéantir, et quand il se relève, meurtri mais confiant, il cherche dans le ciel sombre l'éclaircie qui le reconforte et l'étoile qui le guide. Les astronomes ne nous donneront pas le nom de cette étoile dont l'éclat est si lumineux et si doux, mais l'histoire de la France nous le fournit : elle s'appelle Jeanne d'Arc.

Chose curieuse! c'est maintenant, c'est à une époque où règnent en maîtresses absolues la critique impitoyable et la froide raison que tous viennent glorifier cette Française dont l'histoire a un aspect si étrange avec ses voix mystérieuses, ses pressentiments prophétiques, son ardente dévotion. N'importe! n'importe! il faut croire, on a besoin de croire dans cette fin de siècle, on croit. On croit, parce qu'on a été malheureux, parce qu'on l'est encore ou qu'on a

peur de l'être, parce qu'on veut encore et toujours porter haut la tête et reprendre une noble et belle place dans le monde. Qu'est-ce cela ? Cela, c'est la Patrie, et c'est le sentiment patriotique qui nous pousse à crier : Vive Jeanne ! Vive Jeanne ! et Vive la France ! « Il nous est permis de croire, disait tout récemment M. le duc de Broglie, à la Société de l'histoire de France, que Jeanne d'Arc suit du regard la nation qu'elle a tant aimée. Alors, si le moindre nuage pouvait troubler la paix du séjour qu'elle habite, quelle douleur ne devrait pas éprouver la *bonne Lorraine* de voir la frontière étrangère si tristement rapprochée ! border de si près sa terre natale ! Mais elle se rappelle et veut que nous nous souvenions que, le jour où elle a paru, l'*unité matérielle* de la France semblait frappée au cœur, et que, si elle a pu la reconquérir, c'est qu'elle gardait en elle-même et propageait autour d'elle le sentiment profond de son *unité morale*. » Tout est là. Soyons unis, aimons-nous et nous sommes sauvés, nous sommes encore forts et il y aura encore de beaux jours pour la France.

Donc, nous venons de nous rattacher à une idée consolante, parce que nous nous sommes souvenus de notre Jeanne et de la plus belle page de notre histoire nationale. Qu'il me soit permis d'ajouter que Dieu nous traite en privilégiés et que l'Eglise de Dieu a toujours veillé avec une tendre sollicitude sur les destinées de sa *filie aînée*. On a dit que « les évêques avaient formé la France, comme les abeilles construisent leur ruche ». Ce sont les deux derniers évêques d'Orléans qui ont pris en main la cause de l'héroïne française en cour de Rome, où elle avait déjà été réhabilitée quelques années après sa mort. L'Eglise la proclame Vénérable et Sainte, et tout aussitôt la France l'acclame. Je m'incline ici et j'admire : j'admire le fait et je remercie l'Eglise de ce qu'elle a fait pour nous en nous proposant la dévotion qui nous convient le mieux, celle qui nous reconfortera et ne fera plus de nos âmes et de nos cœurs qu'un seul cœur et qu'une seule âme, car, il faut le dire hautement, Jeanne d'Arc est à tous ; chacun pourra célébrer sa fête selon son cœur et sa conscience : les uns en y mêlant le souvenir des régimes qui ne sont plus ; les autres, leurs sentiments chrétiens ; d'autres encore, la religion de la France.

C'est qu'en effet, cette incomparable femme se présente à nous avec une telle diversité d'aspects qu'elle forcera toujours nos hommages, d'une façon ou d'une autre.

Elle est femme ;

Elle est patriote et soldat ;

Elle est sainte et martyre.

## I

Entre les villes de Neufchâteau et de Vaucouleurs, là-bas, en Lorraine, sur la rive gauche de la Meuse, s'étend un petit village qui porte le nom de l'apôtre de la France, Saint-Rémy. C'est une contrée paisible, une vallée solitaire et gracieuse, entrecoupée de larges prairies, de champs couverts de moissons, de jardins fruitiers et de vignobles. Les eaux naissantes de la rivière le traversent joyeusement et baignent en passant de charmants villages, des chapelles paisibles et de vieux donjons. Les collines sont couvertes de bois sombres. C'est un endroit fait à plaisir pour la méditation et la prière. Ah ! combien souvent, combien souvent la *Jeannette* de Domrémy a reporté sa pensée aux lieux bénis de son enfance ! Comme elle se rappelait avec délices la petite maison et le jardin de son père, la fontaine, l'arbre des Fées et ses longues stations à l'ermitage de Vermont ! Comme elle soupirait après sa chaumière et sa vie pastorale, tout en courant où Dieu l'appelait !

— Il faut, disait-elle au chevalier Jean de Metz, que je sois auprès du roi avant la Mi-Carême, dussé-je m'user les jambes jusqu'aux genoux, car personne au monde, ni rois, ni ducs, ni même la fille du roi d'Ecosse ne peuvent reconquérir le royaume de Charles VII. Il n'a d'autres secours que moi, bien que j'aime beaucoup mieux filer ma quenouille à la maison, auprès de ma pauvre mère, de pareilles choses n'étant pas mon fait.

— O Jehanne, lui demandait l'archevêque de Reims, chevauchant à ses côtés de Reims à Paris, après le sacre, dans quel lieu avez-vous l'espoir de mourir ?

— Où il plaira à Dieu, répondait-elle... Mais, plutôt à Dieu que je pusse maintenant partir, abandonnant les armes, et aller servir mon père et ma mère en gardant leurs brebis, avec ma sœur et mes frères, qui auraient une grande joie de me revoir !

Pauvre fille ! elle était hantée par ces tableaux champêtres, même au milieu de l'éclat du triomphe, et toujours elle resta femme, douce et bonne, montrant son cœur et ses larmes et toutes les qualités exquisées de son sexe.

A Orléans, des Anglais fuient devant elle : « Laissez-les aller, dit-elle, ne les tuez pas ; qu'ils s'en aillent ! leur retraite me suffit. »

Aux Tourelles quelques instants avant que le pont se rompît, elle crie à leur chef : « Glacidas, Glacidas, tu m'as grossièrement insultée ; mais j'ai pitié de ton âme et de l'âme

des tiens! » Le pont se rompt et les Anglais sont précipités dans la Loire; alors, la Pucelle, émue de pitié, se met à répandre des larmes abondantes.

Quand elle passe dans les rues, le peuple la suit partout, comme on suivrait un ange, et la salue de ses joyeuses acclamations, et elle lui adresse toujours de douces et bienveillantes paroles.

A Poitiers, beaucoup de monde venait aussi la voir; « mais, dit une ancienne chronique, il n'y eût celluy, quand il s'en retournait et l'avait ouye, qui ne dit après que c'estoit une créature de Dieu; aucuns mesme, en retournant, ploraient à chaudes larmes. Semblablement y furent dames, damoiselles et bourgeoises, qui luy parlèrent, et elle leur répondit si doucement et gracieusement qu'elle les faisait plorer. Entre aultres choses, ils luy demandèrent pourquoy elle ne prenait pas un habit de femme. Et elle leur répondit: « Je crois bien qu'il vous semble estrange et non sans cause; mais il faut pour ce que je me doys armer et servir le gentil Dauphin en armes, que je prenne les habillements propres et nécessaires à cela. »

Qui n'admirerait maintenant cet échange de courtoisie et de politesses, dans les fossés d'Orléans, entre Jeanne et le seigneur de Gamache, avec qui elle avait eu une dispute au Conseil? La Pucelle est blessée au cou par une flèche; aussitôt, ce seigneur vole à son secours, se faisant jour à travers les ennemis avec sa hache d'armes, et il offre son cheval à Jeanne.

— Acceptez ce don, brave chevalière; plus de rancune! J'avoue mon tort, quand j'ai mal présumé de vous.

Jeanne est femme et répond en conséquence :

— J'aurais grand tort de garder rancune, car oncques ne vit chevalier si bien appris...

Et elle pleure un peu sous la douleur de la blessure, la pauvre fille! comme elle pleurera à l'annonce de sa mort en s'écriant :

— Hélas! hélas! peut-on me traiter si horriblement et si cruellement! Quoi! mon corps, net et entier, qui ne fut jamais corrompu, sera aujourd'hui consumé, réduit en cendres! Ah! Ah! J'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. Hélas! Si j'eusse été dans la prison ecclésiastique, gardée par les gens d'Eglise et non par les Anglais, mes ennemis, je n'aurais pas fait une si misérable fin! Oh! j'en appelle devant Dieu, le grand Juge des grands torts et des *ingravances* qu'on me fait!

Et les sanglots soulevaient sa poitrine, et les larmes baignaient son visage. Ah! qui pourrait s'en étonner?

## II

Elle avait dix-sept ans. Elle était grande et bien faite; elle avait la peau blanche, les traits fins, les yeux noirs et les cheveux coupés courts et en rond, suivant l'usage des chevaliers. Elle était vive et possédait une force de corps extraordinaire; de plus, elle était brave et habile à manier les armes comme le meilleur soldat.

Un jour, à Chinon, à midi, pendant que le roi et le duc d'Alençon, au sortir de table, se promènent dans les prairies devant le château, tout à coup, ils la voient arriver à cheval, la lance à la main et dirigeant son coursier avec l'adresse d'un cavalier exercé. Le duc alors, transporté de joie et d'étonnement, lui fait présent immédiatement d'un beau cheval de bataille.

Mais quoi! Est-ce la même Jeanne, la même bergère tendre et timide que nous connaissons? C'est la même, mais désormais nous avons devant nous le soldat et le général d'armées.

C'est celle qui ne redoute pas d'affronter le capitaine de Beaudricourt et qui n'a pas peur de parcourir une longue route sillonnée de gens de guerre.

— Je ne les crains pas, dit-elle d'une voix ferme, s'ils me barrent le chemin. J'ai pour moi mon Dieu qui m'ouvrira un passage jusqu'à mon seigneur le dauphin; c'est pour cela que je suis née.

C'est elle qui répond au roi, qui lui présente le duc d'Alençon, comme un chevalier eût répondu :

— Soyez le bienvenu; plus nous aurons de princes de sang royal de France, mieux vaudra!

Et quand maître Guillaume Aymeri lui disait :

— Tu prétends que la voix t'a dit que Dieu veut délivrer le peuple de France de la calamité où il est; or, s'il veut en effet le délivrer, il n'est pas besoin de gens d'armes.

— Eh! mon Dieu, répondait aussitôt la jeune fille sans se déconcerter, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire.

C'est le : « Aide-toi et le ciel t'aidera », le plus juste des proverbes.

C'est elle qui disait au bâtard d'Orléans :

— Je vous amène le meilleur secours qui ait jamais été envoyé à qui que ce soit. C'est le secours du Roi des cieux. Or, il ne vous arrive pas par amour de moi, mais il vous vient de Dieu même, qui, à la prière de saint Louis et de saint Charlemagne, a eu pitié de la ville d'Orléans.

Mais il fallait obéir et le brave Dunois en

savait quelque chose, car la Pucelle s'écriait encore :

— Bastard ! bastard ! au nom de Dieu, je te commande que tantost que tu sauras la venue du dist Falstaf (général anglais), tu me le fasses savoir, car s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai oster la tête.

Et Dunois, frappé d'un langage aussi extraordinaire dans la bouche d'une enfant qui n'avait pas vingt ans, lui répondait avec le plus grand respect qu'elle pouvait être sans inquiétude et qu'il agirait comme elle l'ordonnait.

N'était-ce donc rien qu'un Dunois, qu'un Lahire ou un Xaintrailles ? Or ces généraux, réputés comme les meilleurs, courbaient la tête devant le généralissime qui avait nom Jeanne de Domrémy.

Et on la voyait tantôt piquer des deux et se précipiter, sa bannière à la main, contre l'ennemi et faire jaillir le feu du pavé sous le galop de son cheval, tantôt descendre de sa monture, se précipiter dans les fossés des retranchements, prendre une échelle et la poser contre la muraille, et crier :

— Maintenant, au nom de Dieu, courons hardiment aux Anglais !

— ...S'ils étaient pendus aux nues, nous les aurions encore, car Dieu nous a envoyés pour les punir ! Le noble roi aura aujourd'hui la plus grande victoire qu'il ait encore eue ; mon Conseil m'a dit qu'ils sont tous nôtres.

Enfin, c'est la Pucelle qui envoie à l'ennemi cette sommation, la plus fière et la plus hautaine qu'un prince ou un chef d'armée ait jamais envoyée :

« Jhésus-Maria,

« Roy d'Angleterre et vous duc de Bethfort, qui vous dictez régent du royaume de France, vous comte de Suffort, vous Jean sire de Talbot... faictes raison au Roy du ciel, rendez à la Pucelle, qui est envoyée de par Dieu, le Roy du ciel, les clefs de toutes les villes que vous avez prises et violées en France. Elle est ici venue de par Dieu pour réclamer le sang royal, elle est toute preste de faire paix, si vous lui voulez faire raison, par ainsi que vous voulez vuider de France et qu'amendez les dommages qui y avez faictes, et rendez les deniers qu'avez reçus de tout le temps que l'avez tenue. Et entre vous, archers, compagnons de guerre, gentilshommes et autres, qui êtes devant la ville d'Orléans, allez vous-en, de par Dieu, en vostre pays ; et se ainsi ne le faictes, attendez les nouvelles de la Pucelle, qui vous ira voir briefvement à vos bien grands dommages.

« Roy d'Angleterre, se ainsi ne le faictes, je suis chef de la guerre et vous assure qu'en

quelque lieu que je trouverai vos gens en France, je les combattrai et les chasserai, je ferai aller hors, veillent ou non, et s'ils ne veillent obéir, je les ferai tous occire. Je suis ici envoyée de par Dieu, le Roy du ciel, pour les combattre et pour les bouter hors de toute France, et s'ils veulent obéir, je les prendrais à mercy. Et n'ayez point opinion d'y demeurer plus, car vous ne tiendriez point le royaume de France, royaume de Dieu, le Roy du ciel, fils de la Vierge Marie. Ains le tiendra Charles, le vrai héritier, car Dieu le veut ; et lui est révélé par la Pucelle, que bien brief, il entrera à Paris, en bonne et belle compagnie. Et si vous ne voulez croire les nouvelles de par Dieu et de par la Pucelle, je vous advise que, en quelque lieu que nous vous trouverons, nous vous férirons et frapperons dedans et y ferons un si grand hay-hay, que depuis mille ans en France n'y en eust un si grand ; et croyez fermement que le Roy du ciel envoyera tant de force à la Pucelle, que vous ne vos gens d'armes ne lui sauriez nuire, ne aux gens de sa compagnie ; et aux horions verra-t-on qui aura le meilleur droit... et les Français feront le plus beau faict que oncques fut fait pour la chrétienté... et vous prie me faire responce si vous voulez faire paix en la cité d'Orléans, où nous espérons être bien brief. Et se ainsi ne faictes, de vos gros dommages vous souviene. — Escript ce mardy de la Semaine sainte de N. S., mil quatorze cent vingt-huit ».

### III

Les faits sont là : une bergère, une jeune fille de dix-sept ans s'est mise à la tête des armées de France et a sauvé son pays qui se trouvait dans la plus effroyable des situations. Sont-ce des faits naturels ? Qui oserait le soutenir ?

Nous, chrétiens et croyants, que de fois nous avons ouvert la Bible pour y lire le récit merveilleux des interventions divines ! Nous savons que dans les temps antiques Dieu s'est mis souvent en communication avec les hommes, soit directement, soit par l'intermédiaire des anges, ambassadeurs célestes. Nous l'avons vu se servir du bras d'une femme, comme Judith et Débora, pour abattre les plus puissants ennemis et opérer la délivrance du peuple d'Israël. Or, Dieu est toujours le même, et s'il lui plaît de manifester sa puissance par des moyens identiques, parmi les peuples chrétiens, non seulement il en est le maître, mais aussi il ne ferait même là rien de nouveau. Eh ! bien, le Maître tout puissant « a suscité

Jeanne, au commencement du xv<sup>e</sup> siècle, pour relever les destinées de sa patrie et en même temps pour revendiquer la liberté et la gloire de la religion dont les intérêts étaient menacés ».

Dès son jeune âge, Jeanne se distingue par toutes les vertus et surtout par sa piété et son angélique pureté » (1). Elle est favorisée de Dieu par des apparitions célestes, elle voit, elle entend l'archange Michel, les saintes Catherine et Marguerite, et jamais dans ses dépositions naïves, elle ne varie sur ce point. Voyante et prophète, elle arrive devant le roi, le reconnaît au milieu des courtisans parmi lesquels il se cache, lui révèle des secrets connus de lui seul, annonce qu'elle est envoyée par Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et pour aller le faire sacrer à Reims. « Le roi est stupéfait en l'entendant, mais afin d'agir avec prudence et sûreté dans une affaire aussi importante, il l'envoie à Poitiers pour y être examinée par une commission d'hommes éminents, de docteurs et de prélats distingués qui, tous, renvoient la Pucelle avec une éclatante attestation, ou après avoir rendu au Roi témoignage de sa foi, de sa piété, de sa virginité et de sa simplicité, reconnaissent sa mission divine » (2).

Alors elle se fait confectionner une bannière de toile blanche semée de lis. Le Sauveur des hommes y est représenté tenant dans la main le globe terrestre; à ses pieds, à droite et à gauche, on voit deux anges agenouillés, et l'un tient un lis qui est du blason de France. Comme devise on lit sur le côté : *Jhésus-Maria*.

Comme elle supporte patiemment les insultes et les moqueries! Combien de prières accompagnées de larmes et de jeûnes elle répand devant Dieu! « Elle veut avoir toujours à ses côtés son confesseur, un prêtre éclairé et pieux; elle prend tous les moyens pour préserver les soldats de ce qui pourrait corrompre les mœurs, en leur procurant aussi tous les secours de la religion... Et sa charité brille à tel point, même à l'égard de l'ennemi, que non seulement jamais elle n'en tue ni n'en blesse aucun, mais que ceux qu'elle rencontre gisant à terre et blessés, elle les fait relever sur le champ, secourir et soigner, à la grande admiration de tous (3) ».

Les Anglais sont frappés de terreur; ils se tiennent immobiles et silencieux sur leurs tours et leurs retranchements; ils laissent faire, ou se défendant, ils sont vaincus honteusement. Le peuple vénère Jeanne comme une

sainte et baise ses vêtements; elle s'en fâche doucement; on veut lui faire toucher des objets de piété: « Touchez-les vous-même, dit-elle en souriant à son hôtesse, ce sera la même chose ». Elle est d'une simplicité qui éloigne toute supercherie. On veut l'asperger d'eau bénite: « Approchez sans crainte, repart-elle, je ne m'envolerai pas comme une sorcière ». Cependant, elle prophétise; elle annonce qu'elle sera tel jour blessée au sein, à tel endroit, devant telle bastille; elle annonce qu'on entrera dans la ville de Troyes, le lendemain. Elle annonce les victoires, elle prédit les triomphes.

« Abandonnée, trahie par les siens, elle tombe aux mains cruelles de ses ennemis; elle est vendue, chargée de chaînes, soumise dans sa prison, nuit et jour, à mille vexations (1) », torturée par les interrogatoires où ses réponses sont précises, claires, brèves, sans aucune recherche, allant toujours droit au but; elle avoue qu'elle ne croit pas être en état de péché mortel, mais qu'on ne peut assez purifier sa conscience; elle en appelle constamment au Pape et au Concile, et on la condamne comme hérétique et comme relapse, et on la livre aux flammes du bûcher de Rouen!

Etudiez la Passion de Jeanne; elle ressemble singulièrement à celle de son divin Maître. Comme Lui, elle a eu son agonie à la pensée du supplice; comme Lui, elle a été vendue; comme Lui, elle a trouvé un Judas, l'infâme Loiseleur; comme Lui, elle a rencontré un Pilate, le lâche Cauchon; comme Lui, elle a été entourée des Pharisiens, des Scribes et des Docteurs, ceux de Rouen et de Paris, hélas! Comme Lui, elle a subi les ignominies du prétoire dans la tour de Rouen; comme Lui, pleurant sur Sion, elle a crié: « Ah! Rouen, j'ai grand peur que tu n'aies à souffrir de ma mort! » Et il y avait encore près de l'héroïque martyr un larron qui se repentait dans la personne de ce misérable Anglais qui voulait mettre un fagot au bûcher et tomba à terre sans connaissance, et un centurion aussi dans ce Jean Thiessart, secrétaire du roi d'Angleterre, qui revenait du supplice, le front penché, les yeux hagards, se frappant la poitrine et répétant à tous ceux qui voulaient l'entendre: « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte! » On mit aussi à Jeanne une couronne d'épines en lui ceignant la tête de la mitre ignominieuse qui portait l'inscription: « Hérétique, relapse, apostate, idolâtre »; puis, quand elle eût dit son *Consummatum est*, « Non! mes voix ne m'ont pas trompée, ma mission était de Dieu », elle pencha sa tête mourante et, comme le divin Crucifié, poussa un grand cri: « Jésus! Jésus! »

(1) Décret de la S. Congrégation des Rites, du 27 janvier 1894.

(2) Décret de la S. C. des Rites.

(3) Décret de la S. C. des Rites.

(1) Décret de la S. Congrégation des Rites.

Le 17 novembre 1455, sur l'ordre du pape Calixte III, une longue enquête commença. Un tribunal suprême tenait ses assises à Rouen et, de toutes les provinces, ceux qui avaient connu Jeanne, gentilshommes et paysans, prêtres et soldats, gens de tout âge et de tout sexe, furent appelés à rendre témoignage. De savants docteurs examinèrent, au point de vue du droit et de la théologie, les faits et gestes de la Pucelle, les actes de son inique procès, et tous conclurent à son innocence absolue. La sentence fut rendue le 7 juillet 1456, dans la grande salle de l'archevêché de Rouen. La couronne d'épines a poussé des fleurs et est devenue une couronne de gloire : le 27 janvier 1894 a paru le décret concernant la cause

de béatification et de canonisation de la Vénérable servante de Dieu, Jeanne d'Arc, vierge.

Femmes de France, elle est et sera votre gloire éternelle !

Soldats de France, elle est et sera votre modèle et votre patronne !

Chrétiens de France, elle est et sera toujours votre sainte !

Et celui qui vous le dit n'est autre que l'Anglais Shakespeare, forcé de l'avouer par l'ascendant de la vérité :

*But Joan la Pucelle shall be Frances' Saint !*

LUCIEN VIGNERON.

## CONSEIL

### La Sympathie



Je ne veux pas vous parler ici, mesdemoiselles, de ce sentiment, ou plutôt de cette impression qui vous porte les unes vers les autres, et qui est quelquefois le pressentiment et le prélude d'une amitié durable. J'entends, par sympathie, ce quelque chose que

vous devez à tous, que la charité et aussi la politesse, qui est sa doublure ou son masque, vous prescrivent dans toutes les relations de la vie.

Les rapports sociaux, en effet, deviendraient insupportables et brutalement égoïstes sans une certaine manière d'être qui, plus ou moins sentie, s'adapte aux circonstances, et resserre les liens, la solidarité qui nous unit au prochain.

Saint Paul nous dit de nous faire tout à tous, de pleurer avec ceux qui pleurent, de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent. Ce code de la charité est également, comme je vous le disais, celui de la politesse, et vous avez dès maintenant le devoir de vous y conformer.

Est-ce à dire qu'on vous demande de vous identifier avec le prochain au point de souffrir réellement, profondément de ses maux, de vous réjouir personnellement de ses joies ?

Ceci est impossible, et s'y essayer serait dangereux, car on arriverait à développer en soi une sensibilité exagérée, malade, hors de proportion avec les règles qui dirigent nos affections elles-mêmes. Mais ce qui vous est demandé, c'est la sympathie, ce joli sentiment qui, sans atteindre le cœur plus qu'il ne convient à la raison et à la modération, nous rend capables d'éprouver de la compassion, de nous réjouir dans une juste mesure pour autrui, et de témoigner cordialement ces impressions, faciles à un cœur jeune et chaleureux.

Mais, direz-vous, si je n'éprouve pas cette sympathie ?

Je vous répondrai qu'elle doit vous être naturelle si vous ne vous êtes point accoutumées à vivre pour vous-mêmes, à vous replier sur ce qui vous est personnel.

Hélas ! il n'est pas rare de voir les jeunes filles mener, dans le secret de leur cœur, cette vie égoïste. Il y a tant de choses charmantes dans une nature jeune qui s'épanouit, qu'on se concentre volontiers dans les découvertes qu'on y fait à son profit. On se cantonne en soi-même, ravie de ce chant de fête que module la jeunesse, charmée du présent, enivrée par les rêves d'un avenir qu'on voit à travers un prisme, séduite par ce qu'ont d'attrayant toutes ces impressions gaies ou mélancoliques de la dix-huitième, de la vingtième année, on se mure, pour ainsi dire, en soi, et l'on trouve fades, fastidieuses, ennuyeuses, les impressions des autres ; on devient personnelle, on se désintéresse de ce qui ne vous touche pas, on

ne juge plus qu'à son point de vue. On devient absolue aussi : on ne veut pas comprendre une autre manière de voir ou de sentir que la sienne.

Et voilà pourquoi il se creuse un abîme entre la jeunesse et la maturité; voilà pourquoi l'on accuse les jeunes filles d'être indifférentes, dédaigneuses, insensibles.

J'entends ici une objection : Si je ne ressens pas, dites-vous, cette sympathie dont vous parlez, m'est-il possible ou même permis de la feindre ?

Oui, certes, mesdemoiselles, et si l'on pouvait donner le nom d'hypocrisie à une victoire remportée sur l'égoïsme, à un acte de bonté, à une manifestation de politesse, je dirais que c'est une louable hypocrisie. Mais il n'y a pas là de feinte ou d'affectation : il s'agit de consoler, de réjouir, de donner aux autres ce qu'ils attendent de vous. Vous n'avez pas beaucoup souffert, probablement. Mais vous saurez un jour combien un cœur affligé est sensible à la

sympathie. Quant à la joie, vous avez pu expérimenter qu'elle s'accroît quand ceux qui nous entourent la partagent. Croyez-moi, ne laissez pas à vos mères tout le poids des devoirs sociaux. Aidez-les à témoigner ces sentiments qui vous deviendront naturels à ressentir, aisés à montrer quand vous aurez compris que vous n'êtes pas seules ici-bas, que le rôle d'idole est mauvais, que vous devez sortir de vous-mêmes et vivre pour autrui.

L'égoïsme, cultivé à dix-huit ans, prend des proportions navrantes, et peut dessécher, stériliser toute une vie. Il faut penser aux autres, vous occuper d'eux, vibrer pour eux, sentir pour eux, se mettre à leur place, et faire à leur égard ce que nous voudrions qu'on fit pour nous. Voilà ce que demandent la charité et même la politesse : mais il faut préférer le premier motif, qui rendra la politesse cordiale et parfaite.

M. MARYAN.

## MAIN D'ENFANT

(SUITE)



Une jeune fille fit un geste de découragement.

— Ensuite, qu'arrivera-t-il ? Devrons-nous forcer ce monsieur à reprendre Rosie ?

— Voyons, fillette, en ce moment M. Gardel reste à la fabrique par pure complaisance. Il

nous faut absolument un ingénieur; nous savons que celui-ci est un brave et honnête garçon, un travailleur; fût-il froid à cent degrés au-dessous de zéro, la chose m'importe peu. S'il consent à rester, tout s'arrange à merveille.

— Rosie ne sera jamais à moi, à moi seule.

— Ma pauvre chérie, la vie est un tissu de difficultés, nous devons tâcher de les surmonter, non comme nous voulons, mais par les moyens en notre pouvoir. Tu désires garder Rosie, je cède; il faut, toutefois, qu'elle ne tombe pas malade. Ayant chaque jour M. Gérard à la villa, l'enfant achèvera de s'habituer

à toi, et nous aurons, nous, le temps d'étudier un peu mieux le jeune homme. Allons, c'est décidé. Bonsoir, fillette.

Le lendemain, pendant que M. Gorvello était à Biarritz, Maud, assise sous un berceau de jasmin, attira l'enfant près d'elle.

— Rosie, tu ne vas pas à la grille maintenant ?

Elle baissa la tête et garda le silence, tandis que deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Tu pleures ! Et moi qui vais t'annoncer une grande, une heureuse nouvelle !

Haletante, la petite la regarda.

— Est-ce... Oh ! cousine Maud. Est-ce...

— Oui, il s'agit de ton ami Gérard; il va venir, l'oncle Gorvello a été le chercher.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine de Rosie, et jetant ses deux bras autour du cou de la jeune fille, elle se mit à répéter follement :

— Cousine Maud ! Cousine Maud !

— Tu l'aimes donc bien ? demanda très bas cette dernière :

— Oui, oh ! oui ! Il est si bon ! si bon !

— Si bon ! répéta Maud.

— Oui, il m'a sortie du lac, tu sais?... Puis, il me prend sur ses genoux... Je suis sa petite fille, sa chérie, sa bien-aimée... Il fait la prière avec moi... Il me parle de mon pauvre papa, souvent, bien souvent... Il me l'a montré au ciel, à un endroit tout bleu. Il m'explique les fleurs, le chant des petits oiseaux... Quand il est triste, je le caresse; alors, il rit et m'appelle sa consolation, son ange...

« Quand il est triste ! » Pendant que l'enfant continuait son joyeux babillage, Maud se souvint tout à coup de ces mots prononcés par Mathurine un an auparavant : « *Il est si malheureux !* » Malheureux ! Pourquoi ? Elle l'ignorait... Dans son inexpérience, ce qu'elle avait pris pour de la froideur n'était peut-être que cette souffrance cachée... Et si vraiment, ainsi que le disait Rosie, il aimait les caresses de la petite fille, cette souffrance n'avait-elle pas encore dû s'accroître par la séparation ?

— Tu sais, cousine Maud, disait en ce moment l'enfant, c'est pour moi qu'il est venu à Biarritz, l'oncle Gérard, parce que M. Laurent...

— Qui est-ce, M. Laurent ?

— M. Laurent, c'est un médecin très bon, très bon aussi. Il a dit à l'oncle Gérard : « Il faut l'air de la mer à Rosie. » Alors, l'oncle Gérard est parti de suite.

— Où te plais-tu davantage ? A Biarritz ou à Royat ?

— A Biarritz ! L'oncle Gérard ne va pas à la fabrique, il reste avec moi tout le jour. Puis, à Royat, il était triste, très triste. Ici, pas souvent... Quand tu es venue me chercher, cependant, il m'a serrée contre lui bien fort, bien fort, et il pleurait, cousine Maud...

— Tu t'es trompée, murmura la jeune fille.

L'enfant hocha la tête.

— Non, j'ai senti là (et elle montra sa joue) une grosse goutte qui tombait. Il m'a dit que c'était l'eau de mer, mais il voulait me faire croire cela pour me consoler, tu comprends ?...

Elle s'arrêta, puis, levant une figure suppliante vers Maud :

— Va-t-il venir bientôt, et me permets-tu d'aller l'attendre ?

La jeune fille sourit.

— Oui, je permets; allons chercher Black, vous irez tous deux jusqu'à la grille.

Accompagnée de l'enfant, elle se dirigea du côté de la villa; mais, au détour d'une allée, elle lâcha vivement la main de Rosie.

— La voiture est arrivée. Cours, mignonne, voilà l'oncle Gérard.

Le jeune homme causait, en effet, au bas du perron avec M. Gorvello. Il entendit les cris de joie de Rosie, et, se retournant, il ouvrit les bras à la fillette, qui arrivait de toute la vitesse de ses petites jambes. Elle s'y précipita, et,

pendant un instant, on entendit un bruit de baisers, de paroles entrecoupées, puis des sanglots. Rosie était prise d'une véritable crise nerveuse.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit enfin Gérard, quand l'enfant fut un peu calmée; cette fillette-là est une vraie sensitive.

Puis, plus bas, d'un ton qui comprimait ses paroles :

— Et la joie fait mal !

— C'est un bon mal, en tous cas, dit gaie-ment M. Gorvello. Notre petite Rosie est déjà complètement transfigurée... Allons, mignonne, ne fatigue pas les bras de ton ami Gérard.

Le jeune homme sourit et posa l'enfant sur une des marches du perron. Quand il releva la tête, Maud était devant lui. Un instant, rapide comme l'éclair, ils se regardèrent en silence étonnés du mutuel changement opéré en eux depuis leur rencontre à Biarritz.

« Lui », trouvait que les traits de la jeune fille avaient perdu leur expression hostile; son regard, ce quelque chose qui l'avait profondément blessé. Sur ses lèvres errait maintenant un sourire très doux, ses yeux exprimaient une réelle sympathie. Vue ainsi, dans toute sa grâce féminine, elle était vraiment charmante.

« Elle », pensait que ces quelques jours avaient pesé lourdement sur Gérard. Il était pâle, amaigri et paraissait en proie à une lassitude extrême... Rosie avait raison, cet homme-là l'aimait !... Caractère viril, il avait su cacher sa souffrance aux regards étrangers : seule, l'enfant perspicace avait, sans la comprendre, deviné sa douleur.

Ce fut Maud qui rompit le silence.

— Ma tendresse n'est rien pour Rosie, lui dit-elle d'une voix émue, l'oncle Gérard a pris son cœur pour jamais.

Gérard caressa la tête bouclée de l'enfant :

— J'ignore la cause de cet attachement, car la vie n'était pas gaie dans ma maisonnette de la montagne ! Un loup comme moi, une vieille femme comme Mathurine, ce n'est pas ce qu'on recherche à ton âge.

— Qu'importe, si l'on est aimé, n'est-ce pas, Rosie ? dit la jeune fille; et chacun t'aimait bien, petite gâtée.

Elle n'ajouta rien de plus : mais le regard compatissant qui accompagnait ces paroles prouvait que le secret si bien gardé était découvert. Gérard le comprit et détourna la tête pour cacher la subite rougeur qui empourprait son visage altéré.

— Quelle belle propriété ! dit-il enfin, surmontant ce trouble passager. Votre villa est placée dans une situation unique.

Un sourire satisfait passa sur les lèvres de M. Gorvello.

— Votre appréciation est celle de tous les étrangers : elle me rend d'autant plus fier que cet emplacement est de mon choix... Mon père s'était contenté des pavillons attenants à la fabrique dont vous apercevez les toits ardoisés derrière ce rideau d'arbres. Plus tard, les affaires prospérant, j'achetai tout ce terrain, alors en dunes, et je construisis. C'était une grosse entreprise ! Mais nous aurons le temps de causer plus longuement tantôt. En attendant le déjeuner, Rosie va vous faire les honneurs de la propriété. Je pense qu'elle sera enchantée de se trouver seule avec l'ami Gérard, et de se dégonfler le cœur. La cloche vous appellera... Au revoir...

Debout sur le perron, M. Gorvello et Maud les regardèrent s'éloigner : lui, grand, robuste, nerveux ; elle, petite, frêle, se serrant contre lui, vrai liseron s'appuyant au chêne vigoureux. Quand ils eurent disparu sous une épaisse charmille, M. Gorvello toucha légèrement le bras de sa fille :

— Maud, ce garçon-là a du cœur, dit-il à demi voix.

Elle inclina la tête :

— En ton absence, Rosie m'a parlé de lui comme d'un être bon et tendre.

— J'en suis certain. Seulement, il se possède ; c'est un caractère viril. En arrivant aux Basques ce matin, je trouvai le pêcheur Bénol prêt à s'embarquer : « Monsieur Gérard, demandai-je ? » Il me regarda, et d'un ton assez bourru :

— Il est sur la plage, monsieur

— Bon ! J'y vais.

Je fis quelques pas, il me retint.

— Pardon, monsieur, c'est-y vous qu'êtes M. Gorvello ?

— Moi-même.

Il ouvrit la bouche, la referma, enleva son bonnet de laine, et se gratta la tête d'un air embarrassé ; puis, prenant carrément son parti :

— Est-ce que vous ne pourriez pas remettre la petite à M. Gérard ?

Tu comprends si je fus étonné ?

— La remettre ! non, c'est notre parenté.

— Je sais, je sais, grommela-t-il ; mais, il l'a sauvée, lui, c'est pis qu'une parenté, cela !

— Puis, vous en parlez à votre aise, mon brave homme ; mais, M. Gérard a gardé l'enfant près d'un an, c'était une charge pour lui ; il nous l'a cédée de bon cœur, je le pense.

Cette fois, le pêcheur laissa tomber sa charge de filets, et, se plantant devant moi les bras croisés.

— Ça, par exemple, c'est fort ! Moi, je ne suis qu'un pauvre homme, et j'ai six mioches, mais j'aurais la petite en plus pour faire sept que ce ne serait pas une charge... Et vous

croyez que M. Gérard pense ça ? Ah ! ben... Pourquoi donc alors qu'il ne mange pas ? Pourquoi donc que ma femme l'a trouvé regardant de toute la force de ses yeux une poupée de la pauvre mignonne ? Pourquoi qu'il a dit au petit d'une voix qui crevait le cœur : « Joël, ne me parle pas de Rosie ? » Pourquoi que Joël l'a vu hier au Boucau, derrière une haie, pleurer en voyant la Minette ? Car il pleurait ! Un homme, pourtant, c'est dur à la détente, lui surtout qu'a l'air froid comme un vent du large ?... Mais, il est bon, et il aime cette enfant-là. Donc, pour lors, ce n'est pas une charge.

Il était furieux. Je le calmai, lui faisant espérer un arrangement quelconque, car je me sentais ému, tu le comprends, de ce que je venais d'apprendre. Sur cette assurance, il me tendit la main :

— Pardon, monsieur, je me suis emportée comme une tempête, faut pas m'en vouloir. C'est pour le bien de ce pauvre garçon. Il tomberait malade, si ça durait longtemps... Au revoir, et bonne chance. Ne vous dérangez pas, je vais l'appeler.

Quelques minutes plus tard, je vis arriver M. Gérard. Son amaigrissement, sa pâleur me frappèrent. Lui, tressaillit en m'apercevant. L'altération de sa voix me révéla son émotion, malgré ses efforts pour paraître calme ; et quand je l'engageai à me suivre à la villa des Mouettes, après une rapide hésitation, il refusa encore, alléguant la nécessité de vivre éloigné de Rosie pour la forcer à s'habituer. Mais, cette fois, je connaissais l'homme ; je mis en avant la santé de la fillette... Il céda...

— Eh ! bien, Maud, que penses-tu ?

— Mon jugement a été trop prompt, et je me suis obstinée, dit-elle lentement. J'ai eu tort.

Et, montrant à M. Gorvello le jeune homme qui arrivait, précédé de Rosie et de Black, aussi fous l'un que l'autre :

— Heureusement, ma faute est réparable Père, mettons-nous à table, voilà ton nouvel ingénieur.

## XIII

« Au père Héliot.

« Le Boucau, 18...

« Cher ami,

« Après une série de billets, tous plus incohérents, je crois, les uns que les autres, voilà enfin une lettre, une longue lettre.

« Ne crains pas de m'ennuyer, écris-tu; que ton cœur soit joyeux ou triste, déverse en moi le trop-plein; il n'est pas bon à l'homme d'être seul. »

« Non, il n'est pas bon à l'homme d'être seul, je m'en suis aperçu; et M<sup>me</sup> Swetchine a eu raison de dire : « Quand on trouve à appuyer sa tête même sur du marbre, on ne doit pas changer de position. »

« Ta solide affection remplace avantageusement le marbre, cher ami! De quel précieux secours elle a été pour moi! Comme tu m'as soutenu, encouragé depuis les tristes confidences que je t'ai faites il y aura bientôt deux ans! Comme tu t'es intéressé à ma petite Rosie! Comme tu as prié avec ferveur pour que cette enfant ne me fût pas enlevée! Un moment, j'ai cru tout perdu, tu le sais, mais « *les heures désespérées* sont les heures de Dieu », et mon dernier billet t'a porté l'heureuse nouvelle de la réunion.

« Ce grand événement est arrivé d'une façon très simple, très inattendue. Après plusieurs journées passées à la villa des Mouettes, voyant Rosie reprendre vigueur et gaieté, je profitai de ce qu'elle jouait au jardin pour annoncer mon départ à M. Gorvello.

« — Partir! vous n'y songez pas, s'écria-t-il, l'enfant tombera malade.

« Et, comme je demeurais silencieux, il me tendit la main :

« — Mon ingénieur va s'installer en Angleterre, près des parents de sa femme; voulez-vous le remplacer? »

« J'eus un éblouissement; il me sembla que je devenais fou; mais, devient-on fou de bonheur? Toutefois, cette proposition était si inespérée, que je balbutiai des mots sans suite, parlant, je crois, de la fabrique Tudy, de la nécessité de détruire chez l'enfant sa ridicule affection pour moi (oui, j'ai dit *ridicule!*)... Et, pendant que je m'efforçais de prendre des airs indifférents, mon cœur battait à m'étouffer.

« — Mon cher ami, vos raisons ne sont pas valables, reprit M. Gorvello; allons, vous acceptez, dites vite *oui*, nous le désirons ma fille et moi. »

« Le *oui* était sur mes lèvres; ces dernières paroles le retinrent. Je me souvins de la phrase de M<sup>le</sup> Gorvello : *Payez-le, et que ce soit fini*. La place offerte était sans doute le « paiement »; un paiement délicatement offert, je dois le reconnaître; mais, cette idée seule me rendit sottement orgueilleux, et, très froidement, je répondis : *non*.

« Nous étions dans le petit salon de la villa, M. Gorvello n'insista pas, et, s'approchant d'une jardinière, se mit à effeuiller de splendides roses semées dans des touffes de réséda et d'héliotrope; mais M<sup>le</sup> Gorvello, qui, jusque-

là, avait travaillé en silence, près de la croisée ouverte, vint soudain se placer devant moi :

« — Vous avez entendu certains mots très vifs dont le souvenir vous poursuit, j'en suis sûre, dit-elle d'une voix émue; tout en n'ayant pas l'âge d'une enfant, j'ai agi comme telle, et, de plus, comme une enfant inexpérimentée et méchante. J'ai reconnu mon erreur, pardonnez-moi. »

« J'allais répondre, elle ne m'en laissa pas le temps.

« — Nous n'acceptons pas votre refus; Rosie vous aime, vous lui êtes nécessaire; j'ajoute, et vous ne pouvez me démentir, que sa tendresse vous est précieuse... Egoïstement, je ne veux pas vous donner cette enfant, à laquelle je me suis attachée. Le seul moyen de tout concilier est celui que vous propose mon père. Rosie ne sera ni à vous ni à moi, elle sera à nous deux. »

« D'une façon charmante, elle me tendit la main. Sans résister davantage, j'y mis la mienne, le pacte était conclu.

« — Hurra! cria la voix joyeuse de M. Gorvello.

« Sa fille s'élança au dehors, et revint avec Rosie dans ses bras.

« — Rose chérie, l'oncle Gérard va demeurer toujours avec nous.

« — Toujours! répéta l'enfant charmée! Toujours! Toujours! cousine Maud?

« — Oui, il est ingénieur de la fabrique.

« — M. Tudy ne se fâchera pas?

« — M. Tudy est très bon, on lui expliquera que Rosie ne peut se séparer de l'oncle Gérard. Préférerais-tu retourner à Royat?

« — Si l'oncle Gérard reste, j'aime mieux le Boucau. Il y a l'oncle Gérard, cousine Maud, l'oncle Gorvello, Joël pas loin, Black et la mer... Ah! soupira-t-elle, il manque ma Mathu... Pauvre Mathu! »

« Le lendemain, je partis, non sans peine. Rosie voulait me suivre : un vrai crampon, cette enfant-là! Il fallut l'assurance d'un prompt retour, l'espoir de me voir ramener Mathurine pour la calmer un peu.

« De fait, mon séjour en Auvergne fut de courte durée. M. Tudy, fort au courant, je crois, de tout ce qui s'était passé, ne mit aucun obstacle à mes nouveaux projets, tout en manifestant ses regrets de ne pas me garder plus longtemps.

« Il était mon gros souci! La question réglée de ce côté, tout marcha rondement; total : deux visites de départ! Une au président Fromont, une autre au docteur Laurent. Ce dernier se réjouit de tout son cœur de cette solution inespérée. Ah! le brave homme!... Je le retrouverai un jour ou l'autre à Biarritz, chez les Bénol.

« Quant au président Fromont, il me regarde comme un être à part, une espèce d'animal fort étrange. Il a vu tant de scélérats dans sa vie, tant de comédies se sont jouées sous ses yeux, que la bonté, la générosité, le dévouement, l'affection lui font l'effet de la médaille antique au numismate, de la poterie romaine à l'antiquaire, des elzévirs au bibliophile. Il m'eût mis sous globe ou sur la sellette, comme tu voudras, avec un réel plaisir, si je n'eusse prétexté des affaires pressantes... Bref, mon cher Marcel, je quittai l'Auvergne (un beau pays, cependant!), Royat, ma maisonnette, sans un regret. J'avais toujours vécu seul, sans ami, mon unique joie venait de Rosie; c'était pour la retrouver que je secouais la poussière de mes pieds sur ce sol indifférent. Rien n'a tressailli en moi quand les contours arrondis des dômes ont disparu à l'horizon. Mathurine (car je l'ai emmenée) pleurait, malgré son bonheur de me suivre. Ce pays est le sien; elle laisse une tombe chère au petit cimetière de Royat... Deux fortes attaches qu'elle brisait pour Rosie et pour moi... J'ai respecté ses larmes, affectant de ne pas les voir. Elles m'ont prouvé une fois de plus l'attachement de cette brave femme, et je lui voue à jamais une sincère reconnaissance.

« Notre arrivée a été accueillie par les cris de joie de Rosie; mais, je me souviendrai longtemps du regard étonné de M<sup>lle</sup> Gorvello en apercevant, sur le lourd camion de la fabrique, envoyé à la gare pour chercher *mon mobilier et mes bagages*, mon unique malle-faisant pendant à celle de Mathurine.

« A ce moment-là, je te l'avoue, j'ai rougi de mon dénûment.

« Ce dénûment a eu du moins l'avantage de rendre mon installation prompte et facile. En une demi-heure, tout était placé, et je prenais possession de mon poste.

« De chaque côté de la papeterie se dressent deux pavillons: l'un est habité par le contre-maître Nortal, l'autre par ton ami Gérard. Au rez-de-chaussée, la cuisine, la salle à manger, un petit salon; au premier: deux chambres, un cabinet de toilette; aux mansardes: une chambre de domestique, un grenier. Un vrai logement, que M. Gorvello, par une délicate attention, m'a donné tout meublé... heureusement!... A mon arrivée, j'ai trouvé même des plantes vertes égayant les pièces un peu sombres du rez-de-chaussée, et, dans les chambres, d'énormes touffes de bruyères « arrangées par la *cousine Maud* », m'a expliqué naïvement Rosie.

« A la fabrique, la vue est bornée du côté de la mer par un épais rideau d'arbres, mais, en face des deux pavillons, on a ménagé une éclaircie qui permet d'apercevoir l'Océan jus-

qu'aux limites extrêmes de l'horizon. Je jouissais, à Royat, d'un panorama splendide; toutefois, je préfère encore celui-ci.

« Tu sais, cher ami, toi qui approfondis chaque jour les mystères du cœur humain, comme nos sensations intimes contribuent à jeter sur ce qui nous entoure soit une note riante, soit un voile de deuil, suivant que nous sommes joyeux ou attristés. Or, sans être joyeux, je me sens plus résigné, plus calme. Ton constant souvenir, tes encouragements ont commencé cette transformation qu'est venue achever la présence de Rosie. Depuis que j'ai l'assurance de voir cette enfant près de moi pour un temps indéfini, je lui rends largement sa tendresse, et la chère petite, sous ce ciel du Midi, à cette brise de mer, dans cette atmosphère de chaude sympathie, s'épanouit chaque jour davantage.

« A l'heure où je t'écris, je la vois courir autour d'une pelouse de la villa en compagnie de son ami Black, superbe terre-neuve qui s'est constitué son gardien fidèle. Nul ne reconnaîtrait la frêle créature d'il y a trois mois: la pâleur a disparu sous un hâle salutaire; son visage s'est arrondi sans perdre sa délicatesse; ses beaux yeux bleus n'ont plus leur expression lassée. Rosie est maintenant un vrai lutin dont les petits pieds se rémoussent sans relâche; un oiseau joyeux, toujours en cris et en chants.

« Cousine Maud est la petite mère, en même temps que l'institutrice; mais elle m'a laissé deux *cours*: le calcul et le dessin. Quel calcul! quel dessin! Chaque matin, à heure fixe, je vois arriver mon élève, et, le croirais-tu? j'attends ce moment avec impatience, car Rosie est la plus amusante des écolières, la plus espiègle aussi. Le maître est souvent *collé* par ses questions impossibles.

« Dans le courant de la journée, j'ai bien encore cinq ou six fois sa visite. Tantôt elle apporte des fleurs, tantôt un livre de la part de M<sup>lle</sup> Gorvello, tantôt des ballons, des brouettées de sable, etc., tantôt des poupées malades dont je suis le médecin attitré.

« Enfin, je l'ai régulièrement à onze heures pour déjeuner. Les repas des G<sup>orvello</sup> sont infiniment plus soignés comme menu et comme apprêt, n'importe! Rosie m'avoue, en grand secret, qu'elle préfère l'unique plat préparé par Mathu à toutes les sauces de la villa: « Manger avec toi, oncle Gérard, c'est trop bon! »

« Tu vois, cher ami, d'après ces détails, que M<sup>lle</sup> G<sup>orvello</sup> tient parole.

« Rosie n'est ni à elle ni à moi; elle est à nous. » Nous nous en trouvons bien, je crois, l'un et l'autre. Je suis ainsi déchargé d'une foule de questions de soins, d'habillement qui ne sont pas de ma compétence; et cousine

Maud est récompensée de sa générosité par la tendresse que l'enfant a maintenant pour elle. Cette tendresse lui est due : M<sup>lle</sup> Gorvello est une ravissante créature. Au premier abord, je l'avais jugée fière, dédaigneuse; j'ai dû reconnaître que mon apparente froideur était la seule cause de sa très grande réserve et de son ton acerbe. D'une commune voix, les ouvriers font l'éloge de sa piété bien entendue, de son amour filial, de sa charité, de sa simplicité charmante. Ils la disent fiancée au neveu de M<sup>lle</sup> du Cendray, vieille amie de M. Gorvello. J'ai aperçu, en effet, à la villa, ce jeune officier de chasseurs, très élégant, très empressé, mais qui me paraît nul comme la plupart des fats.

« Supérieurement douée sous tous les rapports, M<sup>lle</sup> Gorvello ne souffrira-t-elle pas de cette union où la fortune est le seul point de contact? C'est le mystère de l'avenir... Je m'étonne seulement qu'avec son intelligence, son intuition féminine, elle n'ait pas compris le peu de valeur de cet homme... Enfin, l'amour est aveugle. Ne m'a-t-il pas mis autrefois un épais bandeau sur les yeux? Maintenant, Hélène S..., cette Hélène tant aimée, n'est plus pour moi qu'une femme coquette et volage, que je bénis Dieu de n'avoir pas épousée... Puisse cette terrible désillusion être épargnée à M<sup>lle</sup> Maud ! Elle mérite d'être heureuse.

« Quant à M. Gorvello, c'est le type de l'honnête homme et de l'homme de cœur. Très entendu aux affaires, il ne quitte guère sa fabrique, malgré l'active surveillance de son contremaître; trouvant, non sans raison, que rien ne vaut l'œil du chef. Après ses visites aux ateliers, aux galeries, il reste dans son bureau. Là, il reçoit les réclamations, les demandes de secours, entend les griefs de chacun. Mais, si la charité du bon conseil et de l'argent se pratique là sur une large échelle, là aussi M. Gorvello adresse les sévères réprimandes, notifie les renvois. Il a horreur de l'hypocrisie et du vice invétéré; il pardonne une fois, la récidive entraîne l'exclusion. Les ouvriers le savent et le craignent en l'aimant. Être juste dans la bonté, voilà, selon moi, le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un homme.

« Mes rapports avec M. Gorvello sont parfaits. Plus délicat que M. Tudy, il n'a jamais cherché à savoir les causes de mon isolement. Après m'avoir dit une fois pour toutes que je serais toujours le bienvenu à la villa des Mouettes, il me laisse liberté absolue, je lui en sais gré. Tout en acceptant de loin en loin une invitation à dîner, une partie de pêche, je vis autant que possible à l'écart. Mon cœur est brisé; mais, peut-on jamais répondre sûrement de soi-même! Rosie a su s'emparer de mon affection, que ferais-je si

M<sup>lle</sup> Gorvello s'emparait de mon amour? Il faudrait encore une fois de plus plier ma tente et recommencer une vie nouvelle. Vraiment, je ne sais si j'en aurais le courage.

« J'emploie mes heures de solitude aux recherches qui me passionnaient il y a quelques années. Le goût de l'étude me revient avec une intensité étrange; peut-être me déciderai-je à commencer un ouvrage sur la métallurgie, dont le plan se dessine chaque jour davantage dans mon esprit. J'entasse les matériaux, et Rosie est navrée de ne pouvoir toucher à ces piles de notes qui feraient, dit-elle, « un si beau feu de Saint-Jean! »

« Tu vois les instincts incendiaires de cette petite misérable!! Bref! cher ami, la situation actuelle est bonne... aussi bonne qu'elle peut être avec tous les souvenirs qui me poursuivent. Je songe souvent comme ma mère pourrait vivre tranquille auprès de moi, si elle voulait pardonner; mais, sa rancune persiste, et la dernière lettre du notaire me cause une vive inquiétude. J'avais écrit à ce vieil ami pour lui annoncer, en même temps que mon changement de résidence, l'augmentation très sensible de mes appointements, lui disant combien je me réjouissais pour ma mère de ce surplus inespéré. Il me répond que, cette année, il ne sait comment lui faire parvenir des fonds... Abimée dans sa douleur, elle n'avait prêté d'abord nulle attention à ces envois d'argent, croyant facilement à des subterfuges tels que : coups de bourse, placement avantageux, restitution d'une ancienne dette; que sais-je? Maintenant, plus calme, sa défiance s'éveille... Redoute-t-elle mon aide, ou sa fierté craint-elle de recevoir des secours de notre vieil ami? Mystère!!!... Déjà, l'an dernier, elle a accepté avec une certaine répugnance des intérêts... imaginaires. Cette année, elle dit carrément au notaire d'obtenir le remboursement de son « petit capital », qu'elle le fera valoir elle-même. Le pauvre homme est navré; et moi donc! Cependant, il espère pouvoir la tromper une fois encore.

Ensuite, Dieu veuille amener une détente dans ce terrible état de choses. Prie pour cela, mon cher ami. Tes prières et celles de Rosie doivent être toutes-puissantes. Qu'elles rendent la paix à cette pauvre mère, inclinent son cœur au pardon. Un cœur de femme, un cœur de mère surtout, devrait si vite pardonner!

« Je te serre la main, mon vieux camarade, en te disant encore merci !

« GÉRARD. »

## XIV

M<sup>lle</sup> du Cendray, en encourageant sa jeune amie à garder Rosie près d'elle, et M. Gorvello, en accédant au désir de sa fille, avaient fait preuve de sagesse.

Un peu isolée jusque-là, par suite de la présence constante de M. Gorvello à la fabrique, Maud, sans éprouver de l'ennui, car elle ne restait jamais inactive, attendait chaque jour avec impatience l'heure du retour de son père. Durant quelques minutes, il y avait des baisers fous, un flux de paroles dont M. Gorvello s'amusait, tout en éprouvant aussi un attendrissement intime. Il appelait ce moment du revoir : *les arriérés de Maud*. Ce moment le dédommageait de tous les tracassés ; et la soirée, passée dans un familier tête-à-tête, achevait de le délasser des fatigues de la journée.

Heureux de cette tendresse, il songeait toutefois, en voyant sa fille guetter son arrivée, comme il eût fallu près d'elle, jusqu'au jour de son mariage, une mère, une sœur, une compagne, pour qu'à tous les instants son cœur aimant pût se déverser sans contrainte, au lieu de se replier sur lui-même, pendant les heures lourdes de la solitude. Maud avait énergiquement refusé une demoiselle de compagnie ; mais, lorsque M. Nortal annonça la fin tragique de M. Gorvello, l'isolement, la pauvreté de Rosie, ces mots jaillirent spontanément de ses lèvres : « Nous la prenons, n'est-ce pas, père ? »

Inquiet d'abord de l'assujettissement que sa fille allait s'imposer, M. Gorvello dut bientôt reconnaître que la Providence avait récompensé sa charité, en envoyant à Maud le plus doux passe-temps, le meilleur moyen d'épancher les trésors de son affection. Ainsi que l'écrivait le jeune ingénieur au Père Hélot, Rosie, sûre maintenant de ne pas quitter le cher oncle Gérard, répondait aux soins de Maud par une tendresse chaque jour grandissante.

Une certaine crainte se glissait toujours dans ses rapports avec Gérard. « J'ai peur quand il est dans ses jours noirs », disait-elle parfois. Maud n'avait pas de jours noirs. Si, durant les heures de classe, elle exigeait, avec une douce fermeté, l'attention au travail, elle était, en revanche, aux récréations, la plus amusante compagne de jeux que l'enfant pût rêver. Souvent, elle attirait à la villa des fillettes de l'âge de Rosie, même les petits Bénol, Joël surtout, le préféré ! et se contentait alors de surveiller les ébats de la troupe. Mais, quand Rosie se trouvait seule, Maud, oublieuse de ses vingt ans, faisait sans se lasser les parties de cachette, de volant, de croquet ; et

Gérard entendait, de sa chambre, les cris perçants de Rosie, ou suivait, à travers les arbres, le gros ballon aux couleurs variées lancé par la main exercée de la jeune fille.

Les jours de pluie, il fallait renoncer aux courses folles dans le jardin... Vrai tyran, Rosie s'installait alors sur les genoux de la jeune fille et, blottie contre elle, sans souci du vent qui faisait rage et des vagues furieuses, elle demandait une histoire, une belle histoire, toujours la même, où le Prince Charmant devait s'appeler Gérard, la princesse enchantée, Maud, et un de leurs nombreux enfants, Rosie.

La conteuse se prêtait complaisamment à son désir, et les aventures merveilleuses du prince et de la princesse se déroulaient jusqu'à l'heureuse conclusion, accueillie invariablement par les cris de joie de la fillette.

L'histoire finie, Maud résistait à ses « encore » pleins d'insistance, et se mettait à causer avec elle, la questionnant sur son séjour à Royat, sur Mathurine, sur Gérard, sur Gérard surtout. Elle le voyait peu à la villa ; mais, durant leurs rares entrevues, il restait pour elle une énigme vivante, avec cette tristesse persistante répandue sur son mâle visage, avec ces vêtements indiquant une certaine gêne ; et si l'enfant, par son naïf babil, ne déchirait pas le voile, elle le soulevait assez pour que Maud devinât un mystère dans l'existence du jeune ingénieur.

Mathurine, du reste, qui professait une admiration sans limites pour la jeune fille, avait un jour longuement narré à celle-ci ses soucis personnels et la singulière vie menée par Gérard durant trois années : ses promenades solitaires, sa longue maladie, ses dépenses plus que modiques, ses humeurs noires, son mutisme absolu, son scepticisme, jusqu'au moment où la présence de Rosie était venue lui apporter un rayon de gaieté et, en même temps, lui rappeler le souvenir de Dieu.

— C'est étrange, n'est-ce pas ? dit Maud à son père, après avoir répété la conversation de la vieille domestique. M. Gérard ferait un héros de roman ?

Un rapide sourire passa sur les lèvres de M. Gorvello.

— Follette, va !

Puis, d'une voix plus grave :

— Il est certain qu'il y a dans la vie de M. Gérard quelque chose de singulier. Les renseignements de M. Tudy concordent de tous points, à part les faits d'un ordre intime qu'il ignorait, avec ceux de Mathurine. Il a perdu son père et sa fortune dans l'espace d'une semaine ; voilà certes de quoi assombrir une vie ; mais, à l'âge de M. Gérard, on a de l'énergie, de la ressource. Peut-être lui restait-il des dettes à payer, ce qui expliquerait

l'emploi de ses appointements. Peut-être est-ce de l'originalité ou une avarice sordide.

Maud secoua la tête.

— De l'avarice, non; il ne refuse rien à Rosie.

— Des dettes alors, ou bien une forte pension à payer dans une maison de santé. Qui sait si sa mère n'est pas folle... Il n'en parle jamais.

— Ce doit être cela, dit la jeune fille, dont le regard exprima une soudaine compassion; il fait prier chaque jour Rosie pour son bon papa Maurice et sa bonne maman Pauline; mais la chère petite n'en sait pas davantage, et je comprends que cette plaie reste secrète. Pauvre, pauvre garçon!

— A part cette tristesse mêlée d'originalité. M. Gérard est un ingénieur modèle : intelligent, travailleur, aimé des ouvriers, il vaut dix fois Gardel. Donc, tout est bien, fillette! Ta gâtée de Rosie me vaut un précieux auxiliaire.

— Je le voudrais plus gai, murmura la jeune fille... Père, toi qui rends si heureux ceux qui t'entourent, donne du courage à M. Gérard.

M. Gorrvello soupira.

— Malgré l'énergie, il est des douleurs inconsolables... Demande à M<sup>lle</sup> du Cendray si son cœur n'est pas à jamais brisé?

Pour éviter d'attrister sa fille, il n'ajouta pas que lui-même gardait intact le souvenir du bonheur envolé; que, souvent, ses nuits sans sommeil étaient hantées du doux fantôme de la chère disparue. Et ce fut d'un ton plus bas qu'il reprit :

— Vois-tu, chérie, M. Gérard est jeune; plus tard, il saura qu'on peut souffrir cruellement et garder un front serein sous la blessure. Ce sont les années, les luttes constantes, l'abnégation de soi-même qui finissent par donner la philosophie chrétienne. Je ne puis, tu le comprends, forcer la confiance de ce malheureux garçon; mais, un jour ou l'autre, s'il me fait part de sa peine, tu me connais assez pour savoir que ma bourse et mes bras lui seront ouverts... Crois-moi, le mieux, actuellement, est de respecter le mystère dont il s'entoure.

Dès ce jour-là, le cœur compatissant de Maud se sentit attiré vers Gérard par une plus vive sympathie. La jeune fille s'était attachée à Rosie parce qu'elle était abandonnée : la pauvreté, la tristesse de Gérard, la poussèrent instinctivement à s'occuper de lui. Le résultat d'un long pourparler avec Mathurine fut que, désormais, la table du jeune homme se trouva abondamment pourvue. Rosie en fit la première remarque.

— Tes déjeuners sont presque aussi beaux qu'à la villa, oncle Gérard. Pourquoi, dis? Tu n'avais qu'un plat, autrefois.

— Tiens, c'est vrai, observa Gérard. Vous faites des folies, Mathurine, depuis plusieurs jours. Je ne veux rien à crédit, vous le savez.

La bonne femme ne se laissa pas déconcerter :

— Dame! monsieur, dit-elle, souriant finement, je ne dois pas un sou. A l'arrivée, je ne connaissais pas les bons coins; maintenant, je vois que la nourriture n'est pas chère; j'en profite pour régaler la petite.

Gérard ignora toujours que les fines volailles provenaient en ligne directe de la basse-cour des Gorrvello, les légumes et les fruits savoureux du jardin de la villa des Mouettes.

Au début de l'hiver, il eut une autre surprise d'un ordre différent, mais qui lui fut infiniment plus agréable... Engagé à dîner chez M. Gorrvello, il trouva, en arrivant à la villa, Maud et Rosie dans le salon, dont la porte-fenêtre était ouverte sur le jardin. Ni la jeune fille ni l'enfant ne l'entendirent venir. Maud jouait au piano la *Berceuse* de Richepin et soutenait de sa belle voix de soprano la petite voix de Rosie :

Chantez, la nuit sera brève...

Il était une fois un vieil homme tout noir;

Il avait un manteau fait de rêve,

Un chapeau fait de brume du soir.

Chantez, la nuit sera brève...

Chantez, la nuit sera douce...

Le vieil homme tout noir en silence est venu,

On eût dit qu'il marchait sur la mousse

A pas lents, furtifs et pied nu.

Chantez, la nuit sera douce...

Chantez, la nuit sera brève...

Le vieil homme tout noir en silence a passé.

Et partant sur les ailes du rêve,

L'enfant par le sommeil est bercé.

Chantez, la nuit sera brève...

— Recommençons, ma Maud, dit Rosie. J'aime tant le « vieil homme tout noir ».

Une voix claire reprit :

Chantez...

A ce moment, une ombre se dessina sur le piano. Rosie s'arrêta, tourna brusquement la tête et, poussant un cri de joie, se précipita vers Gérard, dont la haute taille se dressait à l'entrée du salon. Il embrassa l'enfant; puis, s'adressant à la jeune fille :

— Suis-je indiscret d'avoir écouté? demanda-t-il avec le sourire un peu triste qui lui était habituel.

Maud avait d'abord rougi... Elle se remit promptement et lui tendit la main comme à un vieil ami.

— Vous n'êtes jamais indiscret, vous le savez bien; le seul reproche que nous ayons à vous faire, c'est de ne pas vous voir assez

# JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Dans les manches des robes actuelles, il entre plus d'étoffe que dans un pantalon d'homme. C'est à la lettre. Beaucoup de personnes s'étonnent que cette mode dure encore. Je crois pouvoir leur affirmer qu'elles auront longtemps à s'étonner; car, si j'en juge d'après ce que je vois, et ce que je sais de la mode à venir, les manches à gigot sont loin d'avoir dit leur dernier mot.

Il y a quelque temps, on se contentait de faire des manches très amples, très drapées et très souples. Aujourd'hui, on les double d'une triplure quelconque, pour les obliger à se maintenir fermes, et très ballonnées. Je ne prêche ici, croyez-le bien, ni pour ni contre; je dis seulement que la chose est et je vous en avertis, comme c'est mon devoir. A vous de modifier, dans la mode, ce qui pourra vous déplaire en elle.

Les crépons noirs, recrépés, jouissent, comme tissus, d'une faveur bien méritée. On les mélange souvent à de la soie de couleur; et l'on compose ainsi des costumes qui ne manquent ni de goût ni d'originalité. Voici, dans ce genre, un modèle qui me paraît tout à fait réussi.

La jupe cloche, ronde et unie, est doublée de soie, bien entendu, et forme des godets derrière. Elle est bordée par un ruché assez étroit, mais très réussi, en moire vert olive. Le corsage, rentré, est en crépon, largement ouvert, devant, sur un intérieur blanc, en mousseline de soie bouillonnée, dont le milieu est marqué par une sorte de ruché accentué, très coquet, imitant un jabot. De grands revers Directoire, en moire verte, continués, dans le dos, par un col semblable; et une haute ceinture, La Roche-Jacquelin, toujours en moire et fermée, à gauche, par une longue boucle ancienne, encadrent cet intérieur. Les manches, également en moire vert olive, très ballonnées du haut et très plates du bas, se terminent par un petit revers souple et évasé. L'ombrelle est noire, cravatée de ruban vert, sur un manche en bois des îles, au bout duquel se trouve, en guise de pomme, une bonbonnière en or ciselé. Comme chapeau, une grande capeline Directoire en riz noir, avec longues plumes noires gracieusement jetées dessus, un peu en tous sens.

La note dominante, pour la saison prochaine, ce sera le retroussé. M<sup>lle</sup> Della Rogers, la ravissante cantatrice Américaine qui va chanter Carmen à Saint-Petersbourg, emporte là-bas, pour la ville, une toilette faite dans ce style, que l'on pourrait facilement appeler « la mode avant la lettre ».

La jupe est coupée dans une sorte de crépon jardinière vert et aubergine rayé en travers. Le crépon est tellement serré que l'on dirait volontiers une étoffe plissée fin. Comme toutes les jupes modernes, elle est ronde, évasée du bas, et toute unie. En haut, une seconde jupe, ou plutôt une draperie courte, en cachemire vert, très drapée, est relevée, derrière, en laveuse, par deux pans, longs et larges,

qui retombent jusqu'au bas de la robe dans un mouvement très simple et très gracieux. En fait de corsage, une veste-boléro, admirablement ajustée, en cachemire vert, à col et à revers de moire blanche, aussi bien sur la poitrine qu'au bas des manches, très amples, et ornées de chaque côté par deux gros boutons en métal ciselé. Chemisette, joliment drapée, en satin blanc, col ravissant, en velours noir, à double gros nœud Directoire; et ceinture semblable. On ne peut se figurer ce que ce velours noir, en haut et en bas de la taille, est seyant, et fait ressortir la toilette, dont la simplicité est absolue, mais la coupe admirable. Là encore, comme chapeau, on retrouve la grande capeline noire empanachée; mais, en-dessous de la passe, une touffe de roses roses se niche dans les cheveux frisés. Ombrelle-canne très haute de manche, avec béquille en vieux Saxa. Cette ombrelle est plus jolie en noir ou en blanc, qu'en n'importe quelle autre nuance.

Si nous étions encore à l'époque des travestissements, je vous parlerais des costumes que la charmante artiste doit porter dans l'opéra de Delibes. Mais le soleil darde sur nous ses chauds rayons; et l'on songe bien plus à partir pour les villégiatures qu'à se réunir pour danser en des bals costumés. Donc, je passe sous silence ces chefs-d'œuvre de grâce et d'élégance qui composent la garde-robe de M<sup>lle</sup> Rogers, et je vais avec vous au Gymnase, où M<sup>lle</sup> Ratcliff et M<sup>lle</sup> Fériel nous donnent l'occasion de croquer quelques jolies robes dans *Ma Gouvernante*, de Bisson. Entre temps, me sera-t-il permis de dire que là, comme partout, du reste, Noblet se montre comédien accompli, plein d'esprit, de verve et d'entrain.

M<sup>lle</sup> Ratcliff, d'abord, mise en petite provinciale arriérée, presque en pensionnaire, est tout de marron habillée, en lainage bien entendu: jupe unie; corsage blouse rentré; manches longues, bien fermées aux poignets. Au premier acte, au contraire, M<sup>lle</sup> Fériel produit un saisissant contraste. Elle remplit le rôle d'une jeune Parisienne élégante et vient rendre visite, à Orléans, à son amie d'enfance. Sa robe, en crépon de laine gris argent, est garnie au corsage, devant et derrière, de grandes pointes brodées d'or qui simulent une veste-figaro. Sur la jupe, toutes les coutures sont brodées en tiges, de paillettes d'or. La taille est enserrée dans une haute ceinture en ruban de satin gris-argent, coquettement nouée à gauche sous un chou assez grand et de forme allongée. Son chapeau rond, en paille de fantaisie grise, est orné, devant, de deux pigeons aux ailes envolées et, derrière, de deux cache-peignes en cerises qui retombent un peu le long des oreilles, de chaque côté.

Au deuxième acte, la robe de bal de M<sup>lle</sup> Fériel est en mousseline de soie paille, brodée de paillettes d'or, toujours, en gerbes remontantes, et en bordure de la jupe, avec ceinture de satin blanc à longs pans, noués derrière en très

gros nœud-papillon, fort réussi du reste. Sur le corsage, décolleté en rond, et dont les manches-ballons sont très accentuées, retombe une berthe de dentelle blanche pailletée, qui semble être retenue, à gauche, à la naissance du bras, par une grosse touffe de roses d'un rose vif. Cheveux souples, très ondulés, avec ornements en bijouterie. Gants blancs. Au même acte, M<sup>lle</sup> Ratcliff est en bengaline beurre frais un peu pâle (vous le voyez, le jaune domine). Cette robe-là aussi est brodée d'or; au milieu de la poitrine, sur le corsage drapé en pointe, se détache une lyre. La jupe retombe en peplum drapé en godets et s'ouvre, de chaque côté, sur un jupon de satin blanc liséré d'une broderie d'or, comme le peplum, du reste. En fait de manteau, une immense pelisse en matelassé blanc, toute bordée de plumes blanches.

Une autre robe de bal, en gaze blanche et maïs vif, sur fond de moire blanche, me paraît encore digne d'être signalée. Comme celle de M<sup>lle</sup> Fériel, elle est agrémentée d'une ceinture blanche à longs pans noués derrière. J'en aime moins une autre en satin bleu pâle, avec volant de dentelle blanche surmonté d'un petit ruché bleu pâle, en

mousseline de soie, et posé en baldaquin au bas de la jupe.

Enfin, ravissant est le costume en crépon beige, rayé en travers par de grosses côtes en relief, que porte encore M<sup>lle</sup> Ratcliff au troisième acte. Il est posé sur une robe de dessous en soie moirée de même ton, mais rayée en long, ce qui est d'un effet très heureux. Le jupon-tunique, quoique plat, est cependant relevé en godets sur les hanches. Le corsage écri est drapé, rentré dans la jupe, et enserré dans une ceinture-corselet en grosse guipure bordée d'un biais en velours turquoise. Cette ceinture, qui remonte en V renversé devant et derrière, simule aussi un boléro.

Une bonne nouvelle pour finir. La poterie d'étain redevient en honneur. Et l'on voit au salon des Champs-Élysées, entre autres, un surtout de table admirable, en étain sculpté, signé par Raoul Larche.

Il y a aussi, sur le boulevard, des étalages entiers de plats, de soupières, de vaisselle et de médaillons en étain dont les maîtres du temps passé eussent été fiers de se dire les créateurs.

MARIE-BERTHE.

Le 5<sup>e</sup> Album de travaux de l'Édition hebdomadaire (blanche), paru le 19 mai, contient les travaux suivants : Balayette drapée pour meuble. — Petit étui pour peigne de poche. — Deux petits cadres Louis XVI pour photographie, broderie avec paillettes. — Pochette à ouvrage. — Broderie pour chemin de table, dessus de dressoir ou table de toilette. — Deux petites bordures au point de fantaisie.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Parmi les nombreux éventails que la maison Kees, 9, boulevard des Capucines, a créés pour la saison d'été, nous avons choisi quelques modèles que nous avons fait dessiner, afin de vous donner une idée des merveilles de cette maison.

Voici la description de quelques éventails d'été qui nous paraissent, mesdemoiselles, tout particulièrement vous convenir. C'est d'abord une suite de têtes de chats peintes sur une feuille genre parchemin, d'une originalité charmante avec la monture en bois élégant, qui coûte 15 fr. Cet autre a sa feuille presque couverte par un superbe faisan doré du plus chatoyant effet; même prix que le précédent. Un semé de cerises peintes sur une feuille coupée d'entre-deux de dentelle. Après ces éventails d'une utilité journalière, disons quelques mots des éventails pour cadeaux et corbeilles de mariage dont la maison Kees a la spécialité. C'est que le goût si artistique de M. Kees attire dans ses salons du boulevard des Capucines les personnes amies de ce qui n'est point banal. Éventails en dentelle avec médaillon finement peint et monture de nacre ajourée, en plumes et monture d'écaïlle; sujet couvrant la feuille, gouache admirable signée de noms connus, monture en nacre rehaussée de plusieurs ors. Nous arrêterons là nos renseignements en souhaitant à nos jeunes lectrices l'agréable surprise d'une de ces jolies fantaisies.

L'ancienne maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol, a préparé pour la villégiature des travaux de tapisserie qui méritent que nous les signalions tout particulièrement à nos lectrices. Ce sont

des sièges de toute sorte : fauteuil, chaise, canapé, etc.; tabourets aux formes à la mode, dont les dessins offrent une grande variété. Personnages, animaux se meuvent au milieu de paysages charmants, le tout d'un coloris approprié au style du dessin. L'assortiment, en très belle laine de Hambourg, se fait à raison de 7 fr. la livre. Les travaux de fantaisie sont nombreux, des dessus de piano et de clavier, des paravents et des écrans de cheminée à une, deux et trois feuilles; des tapis et des coussins sont en satin, en étoffe d'ameublement, avec riche application ou dessin brodé au passé, point sablé noué, point de tige, etc., etc. Les feuilles de paravent ont des sujets variés très agréables à faire; nous dirons de même pour ceux qui décorent les tapis et les innombrables ouvrages que nous n'avons pas le loisir de détailler, la place nous faisant défaut.

Nous engageons nos lectrices à se munir d'un de ces ouvrages pour leur été à la campagne; ils seront d'une *très agréable société*.

La maison Hallu, 152, avenue de Ségur, est une bonne teinturerie qui se charge de teindre en beau noir tous les genres d'étoffes; elle se charge aussi de teindre en la couleur désirée les tentures d'appartement, si la couleur primitive s'y prête.

Voici, pour répondre aux demandes de beaucoup de nos abonnés, des renseignements détaillés sur les produits des RR. PP. Bénédictins du Mont Majella et de Varazze. L'Esprit de mélisse, dit Esprit vital, est excellent pour l'estomac; il facilite la digestion, fortifie l'estomac, réveille l'appétit : 2 fr. le flacon, 2 fr. 50 franco contre

mandat-poste. Le chocolat des Bénédictins de Varazze est uniquement composé de cacao pur et de sucre cristallisé de premier choix, ce qui le rend un aliment très nutritif: 2 fr. 50 la livre. Boîtes de croquettes chocolat: 2 fr. et 2 fr. 75; napolitains, mêmes prix franco contre mandat-poste, augmenté de 0,85 cent. pour le port. Leur thé est un choix des meilleurs thés noirs de Chine. Soigneusement pressés et disposés dans des boîtes imperméables, avec toute leur fraîcheur, ils ne perdent rien de leur arôme, de leur qualité et de leur parfum. La boîte, 3 fr. 50 franco contre mandat-poste, augmenté de 0,85 cent. pour le port. Les Bénédictins du Mont Majella composent une liqueur très tonique; sans irriter l'estomac, elle en stimule les fonctions et lui est salutaire. Liqueur jaune, 4 fr. 50 la bouteille; 4 fr. 25 le flacon de voyage; verte, 5 fr. 50 la bouteille, 4 fr. 50 le flacon de voyage franco contre mandat augmenté de 0,85 cent. pour le port. Nos lectrices nous demandent de leur désigner un produit pour faire disparaître les petits points noirs ou tannes qui se produisent sur le visage. L'Anti-Bolbos les détruira sans occasionner de rougeurs ni d'irritation à l'épiderme. Prix: 5 et 40 fr. le flacon franco contre mandat-poste de 5 fr. 50 et 40 fr. 50. Les mandats doivent être adressés à M. Senet, administrateur des produits des RR. PP. Bénédictins, 35, rue du Quatre-Septembre, Parfumerie exotique.

Les préparations vivifiques de A. B. sont de la meilleure hygiène. Leur usage continu donne aux cheveux du brillant et de la souplesse, de plus, elles en fortifient les racines et nettoient le cuir chevelu, deux conditions qui préviennent la perte des cheveux; s'ils tombent abondamment, elles en arrêteront la chute et les feront repousser assez vivement et très épais. Nous conseillons aux mamans de les employer après les maladies éruptives des enfants, que les cheveux soient rasés ou simplement coupés; elles en auront les meilleurs résultats. A ajouter aux qualités supérieures d'hygiène, celle très appréciée aussi de conserver aux cheveux leur couleur primitive, et de la rendre à ceux prématurément blanchis pour une cause quelconque. La demi boîte de pommade coûte 4 fr.; 1 fr. le demi flacon d'eau, chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine et-Oise).

Qui ne connaît l'exquise Eau dentifrice du docteur Pierre? Excellente pour l'hygiène des dents, elle est en même temps très agréable et donne à l'haleine une fraîcheur délicieuse. Préparée avec des plantes hygiéniques, elle est conseillée par les médecins, qui l'apprécient pour ses effets bienfaisants. Conserver les dents en santé, empêcher la carie et les gencives de s'amollir, entretenir la blancheur de l'émail et la rendre aux dents qui l'ont perdue faute de soins, telles sont les qualités de ce dentifrice; il est bien connu de toutes les femmes soigneuses de conserver jusqu'à un âge avancé une belle denture. L'emploi de cette eau arrête et guérit un commencement de carie.

Le mois dernier, nous vous avons parlé du très grand succès des chaises de salle à manger vieille verdure de la maison Lebel-Delalande; ce succès a décidé M. et M<sup>me</sup> Lebel-Delalande à créer une autre collection de dessins, avec l'espoir d'un résultat encore plus heureux. Ce sont douze chaises dont les dessins sont la reproduction des tableaux de Teniers, le peintre flamand si aimé des artistes. Ces chaises, qui trouveront aussi leur place dans une bibliothèque, une salle de billard, un fumoir, sont d'une exécution facile, grâce à l'échantillon tout particulièrement soigné. Quelle magnifique ameublement de salle à manger et quel triomphe pour l'amour-propre et pour le goût!

La personne qui l'aura exécuté, sans difficulté cependant, pourra en être fière. Le prix des douze chaises: 1,200 fr., et c'est peu pour qui a vu ces somptueuses tapisseries exécutées. Que celles d'entre vous, mesdames, qui peuvent se permettre cette dépense, n'hésitent pas à entreprendre ce travail, elles en seront grandement récompensées. J'ai vu aussi, pour celles qui ne veulent pas un ouvrage si long, de très jolis points de Hongrie de 16 à 48 fr.; des tapisseries pour escabeau, banquettes, chauffeuses, paravents, etc.

Je ne saurais trop vous dire que la maison Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré, réserve de belles surprises en dessins, broderies, etc., etc.; tous sont de style et d'une valeur réelle.

C. L.

Ce sont encore les tissus de toutes les couleurs et de combinaisons variées qui dominent cette année: *Crepons rubannés*, 1 m. 20 de largeur, coûtent 8 fr. 25 le mètre; *crepons glacés sur chaîne en soie*, coûtant 6 fr. 50 le mètre, et 5 fr. 90. en 1 m. 20, et le *crêpe de soie vigoureux*, à 6 fr. 50, en même largeur.

Le *canevas dit point de Hongrie*, à 6 fr. 50, en 1 m. 20 de largeur; la *résille*, tissu transparent, 7 fr. 25 le mètre; le *barège soyeux*, 9 fr. 50, en 1 m. 20, et les voiles imprimés sur fonds clairs et foncés, coûtant 1 fr. 75, en 0 m. 80 de largeur.

Les *foulards de l'Inde*, fabriqués de façon à être à l'abri des taches causées par l'eau, coûtent, en 70 cent. de largeur, 5 fr. 25 et 5 fr. 75 le mètre; on les trouvera, comme les tissus précédents et suivants, chez MM. Roullier, rue du Quatre-Septembre, 27; la mode favorise, cette année, les pois de toutes les tailles, depuis ceux qui ont le volume d'une tête d'épingle, jusqu'à la pastille; d'autres sont à petits traits; d'autres représentent un fin treillage sur des fonds de plusieurs tons glacés; le *satin Liberty*, en 63 cent. de largeur, coûte 5 fr. 50 le mètre, et composera de fraîches et très élégantes toilettes pour demoiselles d'honneur, réunions de casinos, etc.

Pour robes de chambre: Le *foulard japonais*, à 6 fr. 75 le mètre, en 70 cent. de largeur; existe sur fonds maïs, rouge, bronze, etc.; les foulards à dessins ondes coûtent 3 fr. 90 le mètre, en 70 cent.

Le *satin japonais*, en toute couleur, entre autres d'un jaune charmant, à 65 cent. de largeur, et coûte 6 fr. 50 le mètre.

Les *failles glacées*, en 53 cent. de largeur, coûtent 4 fr. 75 le mètre, existent en toutes teintes. Les *taffetas barres brochés* (dispositions très nouvelles) coûtent 7 fr. 75 le mètre, en 55 cent. de largeur, et les *damas glacés* (toilettes maternelles), 8 fr. 25, en 54 cent.; les *rayés-armure* (toilettes jeunes, de fraîcheur idéale), coûtent, en 56 cent., 6 fr. 90 le mètre; au même prix les taffetas brochés d'arabesques (toilettes de jeunes femmes).

Le choix est grand aussi dans les soieries: Le *taffetas*, à 3 fr. 50, en 53 cent.; la *faille*, à 4 fr. 25; le *surah fort*, à 6 fr. 75; puis toutes les moires nouvelles, à dessins arabesques, à 10 fr. 75, 11 fr. 25, en 58 cent. de largeur; on recevra franco les échantillons de toutes ces étoffes en les demandant directement rue du Quatre-Septembre, 27, à Paris, à MM. Roullier frères, fabricants.

En cherchant dans les tiroirs d'une table de toilette de la femme la moins coquette, qu'y trouve-t-on? Un pot de

*Crème Simon*, dont les merveilleuses propriétés sont d'être, tout d'abord, le meilleur préservatif contre le hâle et les efflorescences de toutes sortes auxquelles les peaux délicates sont sujettes; de plus, le parfum de cette *Crème* est très agréable; rien qu'à l'odeur fine, on reconnaît la vraie, la seule bonne et hygiénique: j'ai nommé la *Crème Simon*, 13, rue Grange-Batelière.

\* \*

## LA FIÈVRE TYPHOÏDE

De la communication faite à l'Académie de médecine

concernant l'enquête poursuivie par les soins du Conseil d'hygiène, il résulte que c'est bien à une contamination des eaux de la Vanne qu'il faut attribuer l'épidémie. Il est donc prudent de n'employer, pour l'alimentation et la toilette, que de l'eau rigoureusement purifiée par le filtre Chamberland, le seul auquel l'illustre M. Pasteur ait donné son nom, et qui conserve à l'eau tous ses sels utiles à notre organisme, en la débarrassant complètement des microbes ou germes nuisibles qu'elle contient.

Exiger le filtre Chamberland, système Pasteur. J. Boulet et Cie, 31, rue Boïnod, Paris.

## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4992

Modèles de M<sup>me</sup> Gradoz, rue de Provence, 67.

**PREMIÈRE FIGURE.** — Toilette en taffetas rose, quadrillé d'une côte blanche dans un sens et d'un filet noir dans l'autre. Jupe ornée de trois petits ruchés de tulle moucheté, drapée de côté dans un gros pli creux qui fait godet et relève en découvrant légèrement une sous-jupe pareille. Corsage fermé par des nœuds de ruban, avec basque plissée en tulle moucheté; figaro de tulle moucheté, bordé de plissés, froncé dans l'encolure et fermé sous un pli creux qui fait rabat devant; plissés de tulle sur les épaules et manche bouffante avec sabot de tulle plissé.

**DEUXIÈME FIGURE.** — Robe en lainage chiné gris. Jupe fendue et légèrement drapée sur un lé de moire chocolat; boléro descendant à la taille et orné de grands revers-étole qui tombent sur la jupe, laissant le corsage découvert devant. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de dentelle lamée avec ailes drapées en velours et petite aigrette.

**COSTUME DE FILLETTE.** — Batiste beige, à filets satinés; volant de broderie au bas de la jupe, plissé par petits groupes à intervalles égaux, avec rosette de ruban étroit à la tête des plis. Corsage froncé et ceinture nouée de côté; pèlerine en broderie tombant sur le ballon de la manche et drapée de distance en distance, sur l'épaule, sous de petites rosettes pareilles à celles de la jupe; poignet de manche recouvert de broderie.

## MODÈLE COLORIÉ

DESSOUS DE COUPE, broderie avec émaux et appliques de

satin sur drap châtaigne. — Modèle de M<sup>me</sup> Lemaître, 3, rue de Rohan.

## SALON DE 1894 (Champ-de-Mars)

UNE LECTURE INTÉRESSANTE, par Madeleine Lemaire.

## SIXIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Branche de fraisier, tapisserie. — H V. — Angle de mouchoir. — Mouchoir, feston. — Costume de bains. — Mantelet de dentelle. — Couverture de livre, point de Hongrie. — Dentelle Renaissance. — Costume en tissu quadrillé. — Toilette de mariée. — E S, point de croix. — Garniture. — Têtière, tulle broché. — J D. — Petite garniture ou entre-deux. — Eventail. — Guirlande pour chemise. — Tireur à roulettes, Coq de bois (derniers motifs nappe de goûter). — Têtière en étamine. — Garniture. — L J C ou L H. — Porte-aiguilles rond. — Corbeille de bureau, broderie en chenille. — Elisabeth. — Chemise. — Angle de mouchoir. — Lucie. — G S. — F G, point de croix. — Marie-Anne. — Sachet, broderie rococo.

## PATRONS. — FEUILLE VI

1<sup>er</sup> côtéBOLÉRO A REVERS, 2<sup>e</sup> figure, gravure 4997.

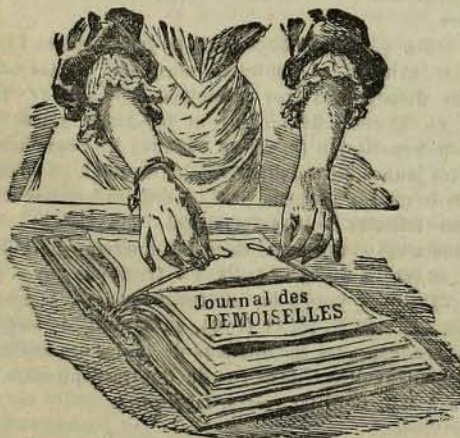
TUNIQUE, costume de bains, page 2, Album de juin.

2<sup>e</sup> côté

CORSAGE, costume en tissu quadrillé, page 3, Album de juin.

MANTELET DE DENTELLE, page 2, Album de juin.

CHEMISE, page 3, Album de juin.



## RELIURE MOBILE

POUR CONSERVER ET CLASSER LES 12 NUMÉROS

du JOURNAL DES DEMOISELLES

Avec tous leurs suppléments

Avec ce classeur on peut relier quelle qu'en soit l'épaisseur et retirer instantanément avec la plus grande facilité une ou plusieurs pièces sans déranger les autres. Chaque pièce est maintenue séparément par un élastique.

Cartonnage toile verte avec 12 rayons pour tenir 12 livraisons et la table, titre or sur le plat de la couverture.

Prix, au bureau du journal, 14, rue Drouot :

3 fr. 75 pour toute la France

Pour recevoir franco par colis postal, envoyer à l'ordre de M. Fernand THIÉRY un mandat-poste de 4 fr. 60.

souvent. Vous ne connaissez pas cette *Berceuse* ?

— Non. Elle est charmante. Puis-je vous prier de la chanter encore ?

Maud recommença aussitôt :

Chantez, la nuit sera brève...

A peine avait-elle fini, que Rosie s'échappa des bras de Gérard et courut vers sa cousine :

— Tu sais, je voulais t'aider ; mais, ce vilain oncle Gérard m'a mis la main sur la bouche ; tiens, comme cela. C'est sa faute si tu es fatiguée.

Maud se mit à rire.

— Nous avons affaire à une enfant terrible. A nous deux, nous ne savons pas la corriger.

Puis, changeant de ton, elle regarda Gérard de ses beaux yeux très francs.

— Vous aimez la musique ?

— Passionnément. J'achetais autrefois toutes les nouveautés. C'était ma plus chère...

Il s'arrêta, se mordant les lèvres pour avoir trop parlé. La jeune fille remarqua son embarras. Elle en eut pitié.

— Père, dit-elle à M. Gorvello, qui entra en ce moment, votre ingénieur a tous les talents ; vous vous plaignez parfois de mes fausses notes, il se chargera de vous faire de la bonne musique.

— Oh ! je ne jouerai plus jamais, murmura Gérard.

— Vous avez tort ; c'est un délassément, une puissante distraction. Le piano est un ami, un confident, souvent un consolateur. Je l'ai éprouvé à mes heures noires, ajouta-t-elle bien vite pour lui éviter l'ennui de croire à une allusion... Les derniers opéras parus ont des morceaux splendides ; un jour ou l'autre, vous les déchiffrez, n'est-ce pas ?

Il y avait tant de sympathie dans son regard, tant de douceur dans son accent, que Gérard, malgré sa volonté arrêtée de ne plus faire de musique, ne sut pas résister ; il répondit :

— Oui.

— Chose promise, chose due, s'écria gaiement la jeune fille. J'ai deux témoins : mon père et Rosie, sans compter Black, qui nous écoute. Maintenant, à table.

Et prenant le bras de Gérard, pendant que M. Gorvello offrait le sien à Rosie, charmée d'être traitée comme une demoiselle, elle passa dans la salle à manger.

Quinze jours après, Gérard se présentait de nouveau à la villa des Mouettes. Cette fois, Maud n'était pas au salon ; elle travaillait sur la terrasse dominant la mer, ayant auprès d'elle Rosie, fort occupée à endormir sa poupée. M. Gorvello fumait un cigare et causait

avec Maud, tout en regardant le départ des barques de pêche.

— Père, M. Gérard ! dit soudain la jeune fille.

Il était là, en effet, très ému, très pâle, et sa voix tremblait légèrement quand, après avoir répondu à la chaleureuse poignée de main de M. Gorvello, il commença :

— Vraiment, monsieur, je ne sais comment vous remercier...

— De quoi, oncle Gérard ? interrompit Rosie. Qu'est-ce qu'il t'a donné, l'oncle Gorvello ?

Sans prendre garde à l'interruption de l'enfant, il continua :

— Je suis revenu un peu tard de la fabrique. En entrant, Mathurine, d'un air mystérieux, me fit entrer au salon ; le canapé n'était plus à sa place habituelle, un piano occupait le panneau. On l'avait garni de fleurs pour lui donner un air de fête, le casier regorgeait de musique, et j'ai trouvé, toute ouverte, la *Berceuse* de Richepin...

— Un piano ! Tu as un piano ? interrompit encore Rosie. Quel bonheur ! Et puis, « le vieil homme tout noir ? » Je vais chez toi, vite, bien vite.

Sa poupée dans les bras, elle s'éloigna en courant le long de la grande allée, et poussant des cris joyeux. Maud, un sourire sur les lèvres, la regarda partir... peut-être pour ne pas paraître s'apercevoir de l'émotion de Gérard.

— Merci, disait alors ce dernier en tendant de nouveau la main à M. Gorvello ; merci, répéta-t-il encore d'une voix plus assurée.

— Allons donc, mon pauvre ami, vous ne nous devez aucune reconnaissance. Ce vieux piano-là restait fermé depuis des années dans une des chambres de la villa. Il était bon, mais en piteux état. Maud a eu l'idée de le faire arranger.

— Père oublie de vous avouer mon but en agissant ainsi, dit alors la jeune fille, dont les joues rougirent de ce généreux mensonge ; je ne suis pas très bonne musicienne et, de plus, je m'impatiente très vite : deux énormes défauts pour un professeur. Sans aucune façon, je vous passe Rosie. Si quelqu'un doit dire merci, c'est moi...

Il n'en fut plus question. Mais quand, une heure après, Gérard, rentré au pavillon, voulut reprendre ses études arides et cependant passionnantes pour un chercheur comme lui, les idées se brouillèrent dans son cerveau, les mots ne vinrent pas sous sa plume, et le chant plaintif de la *Berceuse* le poursuivit comme une obsession... Enervé, il repoussa ses papiers et descendit au salon. Mathurine dormait déjà... Au milieu du silence de la nuit, le bruit des machines et l'éternel grondement de la

vague se faisaient seuls entendre... Gérard se mit au piano et commença d'une voix contenue :

Chantez, la nuit sera brève...  
Il était une fois un vieil homme tout noir ;  
Il avait un manteau fait de rêve...

Il s'interrompit et répéta :

— Fait de rêve !...

Il ne jouait plus... Les yeux fixés sur le jardin, il regardait à travers les arbres une petite lumière qui scintillait à la villa Gorvello ; et soudain, inclinant la tête, il posa ses lèvres sur la *Berceuse* en murmurant d'un accent étouffé :

— Maud, oh ! Maud, vous aimerais-je déjà !  
Ce moment de faiblesse fut de courte durée.

— Qu'ai-je donc ce soir ? pensa Gérard en se levant brusquement. Est-ce la musique ou l'odeur pénétrante des fleurs qui me rend à moitié fou ? Allons, au travail.

Il ferma le piano, regagna sa chambre, se mit de nouveau à l'étude, par un prodigieux effort de volonté, et s'abîma longtemps dans les questions ardues de l'algèbre et de la géométrie. Quand enfin, à une heure avancée de la nuit, le jeune ingénieur se décida à demander au sommeil un repos bien gagné, les rêves avaient fui... Il se sentait maître de son esprit et de son cœur.

Dès le lendemain, Rosie vint prendre une leçon de piano vers son nouveau professeur. Patiemment, il dirigea ses petits doigts sur les touches d'ivoire ; mais, lorsqu'en récompense de sa docilité elle demanda « le bonhomme tout noir », Gérard déclara qu'il l'avait égaré.

— Déjà ! Depuis hier ! dit l'enfant étonnée.

Elle le remercia par un baiser de la ronde joyeuse qu'il lui joua avec entrain et reprit le chemin de la villa des Mouettes, se hâtant, à l'arrivée, de raconter à Maud le peu d'ordre de l'oncle Gérard.

— Il avait un air tout drôle, dit-elle, sans doute parce que c'est laid pour un grand garçon de perdre ses affaires. C'est toi, ma Maud, qui me le joueras mon « bonhomme ». C'est plus joli qu'une ronde, je t'assure.

Maud ne répondit pas... Sans prendre garde à l'histoire de la *Berceuse*, elle songeait que son but principal était atteint : procurer une distraction au pauvre garçon qu'elle plaignait.

Depuis ce jour, les accords lointains du piano de Gérard arrivèrent souvent aux oreilles de la jeune fille ; mais, si Maud reconnut bon nombre d'opéras et de morceaux classiques, jamais elle n'entendit les notes de la *Berceuse* de Richépin.

## XV

A Royat, la neige couvrait le sentier conduisant à la maisonnette de la montagne habitée autrefois par Gérard ; dans les arbres dépouillés, les moineaux piaillaient bruyamment, et la chaîne des dômes se dressait éclatante d'une blancheur immaculée vers le ciel brumeux d'hiver.

Au Boucau, l'air était doux, le soleil brillant, et sous ses chauds rayons s'épanouissaient, au jardin de la villa des Mouettes, de splendides camélias qui faisaient l'admiration de Rosie.

— Tu te trompes, cousine Maud, nous ne sommes pas en hiver, disait-elle parfois.

Maud souriait sans répondre... Le vent d'ouest soufflait fréquemment dans les nuits de plus en plus fraîches : c'était bien l'hiver, mais l'hiver clément de ces pays privilégiés. Aussi, les hôtels de Biarritz avaient-ils un nombreux contingent d'étrangers malades ou simplement avides de bien-être. Durant les heures chaudes de la journée, ils envahissaient la plage ; quelques-uns s'installaient sous les parasols aux couleurs voyantes ; d'autres jouaient d'interminables parties de croquet ; les marcheurs longeaient le flot, récoltant les coquillages apportés par la marée ; puis, dès que la brise s'élevait plus forte, chacun regagnait en hâte son logis : et, derrière les croisées bien closes, on entendait les accords du piano, les chants ou de joyeux éclats de rire.

Avant sa maladie, M. Gorvello conduisait parfois sa fille aux réunions du soir, chez des familles qui lui étaient particulièrement connues. Il jouissait alors des succès de Maud, de son entrain, et se délassait aussi, pour son propre compte, dans des causeries intéressantes, du tracas des affaires.

Mais, depuis les terribles fièvres dont il ressentait encore souvent les atteintes, les longues veillées, la fraîcheur de la nuit lui étaient formellement défendues, et tout l'hiver devrait s'écouler dans une réclusion complète.

D'abord, M. Gorvello avait redouté l'ennui pour sa fille.

— Ma pauvre petite, à ton âge, on aime la danse, lui dit-il un jour ; je t'assure qu'en me couvrant bien, nous pourrions aller chaque jeudi au thé des Falney ; l'heure...

Elle lui mit la main sur les lèvres, l'empêchant d'achever ; puis, l'entourant de ses bras caressants et lui tendant son front :

— Le thé des Falney ! La danse jusqu'à deux heures du matin ! Crois-tu vraiment que je tienne si fort à tout cela ? Ta santé avant tout, père chéri ; songe aussi à mes devoirs envers

Rosie. Je ne voudrais pas la laisser aux mains des domestiques, et elle est trop jeune pour qu'on puisse l'emmener. M<sup>lle</sup> Marthe gardait nuit et jour Laurence et Raymond; tu me l'as dit vingt fois.

— Alors, tu veux rester tout l'hiver cloîtrée à la villa?

— Oui... Ai-je l'air d'une personne sacrifiée? Rien, oh! rien, ne me plaît comme notre tête-à-tête; nous nous entendons si bien! De plus, Raymond viendra souvent nous égayer; quant aux Falney, dont tu parlais il y a un instant, ils nous donneront bien une soirée par semaine, sachant que tu ne peux sortir. L'hiver, sois-en sûr, passera comme un rêve...

Et les jours, en effet, s'étaient écoulés sans que Maud éprouvât une minute d'ennui. En l'absence de son père, elle s'occupait sans cesse de Rosie, surveillant ses études et ses jeux avec un égal intérêt, se privant même des parties de plaisir où elle ne pouvait conduire la fillette, ne sentant point, comme autrefois, le besoin de voir quelqu'un, de parler à quelqu'un pour sortir de son isolement.

M<sup>lle</sup> du Cendray la guidait, la soutenait dans cette voie d'abnégation, où elle avait autrefois marché elle-même avec tant de courage; et M. Gorvello, voyant sa fille si attentionnée pour lui, si condescendante pour Rosie, songeait fréquemment quelle femme charmante, quelle mère tendre et dévouée elle ferait plus tard.

Mais il voulait, pour cette enfant, un soutien sérieux et fort, une affection profonde pouvant remplacer la sienne quand il aurait rejoint sa bien-aimée Suzanne; une intelligence élevée

sachant comprendre les délicatesses féminines et, en même temps, ouvrir à Maud les champs du beau et du vrai; enfin, il voulait un homme religieux dans la véritable acception du mot, pensant, non sans raison, que le bonheur n'est pas à l'abri de la souffrance et que, si la jeune femme pleurait un jour près d'un berceau vide, il lui serait doux alors d'entendre une voix aimée lui parler de l'au-delà...

Qu'il rencontre un homme réunissant ces qualités, et il n'hésitera pas à lui confier sa fille, sans tenir compte de l'obscurité de sa naissance ou de son peu de fortune.

Et, dans le silence des nuits, pendant que Maud dormait tranquillement, heureuse du présent, le père songeait à cet avenir qui devenait sa préoccupation incessante, cherchait parmi ses nombreuses relations s'il trouvait l'être viril et tendre rêvé par lui. Mais il constatait, avec une tristesse de plus en plus grande, que les caractères sont rares... Une soif de plaisir, de luxe, agitait toute la génération succédant à la sienne; un vent d'incrédulité soufflait sur les têtes, l'appât d'une dot attirait la masse; la communauté de goûts! on n'y tenait pas; le travail! on le méprisait. Et certains jeunes gens, charmants dans les rapports banals, semblaient à M. Gorvello incapables de faire le bonheur d'une femme.

MATHILDE AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)

## RÉVERIE

*Alors que sur les monts l'ombre s'est abaissée,  
Des jours qui ne sont plus s'éveille la pensée;  
Le temps fuit plus rapide; il entraîne sans bruit  
Le cortège léger des heures de la nuit.  
Un songe consolant rend au cœur solitaire  
Tous les biens qui jadis l'attachaient à la terre.  
Ses premiers sentiments et ses premiers amis,  
Et les jours de bonheur qui lui furent promis.  
Calme d'un âge heureux, pure et sainte ignorance,  
Amitié si puissante, et toi, belle espérance,  
Deux trésors qui jamais ne me seront rendus.  
Ah! peut-on vivre encore et vous avoir perdus!*

M<sup>me</sup> AMABLE TASTU

# LE COLONEL PHILÉMON

(SUITE)

II



LUCIE Rosenn avait eu tort de fermer aussi vite son cahier intime ; d'autres bons jours devaient épanouir encore son âme aimante, faire sourire ses yeux dont Georges autrefois avait proclamé le doux éclat dans son naïf hommage d'enfant.

Mais nos bonheurs sont si fragiles, et nos âmes ont si profondément gravé en elles l'impression de cette

fragilité, que la plus ferme confiance n'ose s'attacher à l'avenir.

Pourtant l'anniversaire ensoleillé des dix-huit ans de Lucie devait avoir un lendemain qui résumerait à lui seul toutes ses joies passées et toutes ses espérances, un lendemain qui eût suffi à remplir le petit cahier qu'elle ne voulait pas achever et que nous rouvrirons pour elle.

Ce jour-là, elle était seule au logis, je veux dire que son grand-père avait dû s'absenter pour visiter une ferme, que Lambin l'avait accompagné et que M<sup>me</sup> de Maiffre, fatiguée des émotions de la veille et de sa descente exceptionnelle au rez-de-chaussée, gardait dans sa chambre une stricte immobilité.

Lucie devait donc à elle seule peupler la vaste maison, et elle s'y employait de son mieux, faisant résonner les dalles sous les talons de ses souliers agiles, chantant à pleine voix, ouvrant et fermant les portes avec des exclamations variées ; joyeux tapage qui faisait dire à son grand-père, lorsqu'il était là : « Ah ! voici le régiment qui passe ! »

Le régiment était représenté par une grande jeune fille mince et souple, au teint éblouissant, dont les cheveux bruns étaient recouverts

d'un chapeau de jardin posé de travers. Une robe grise relevée avec une épingle par derrière laissait voir le jupon court, rayé, et les chevilles mignonnes emprisonnées dans des bas noirs ; tout cela sans souci de se cacher ou de se faire voir, l'unique préoccupation de la jeune fille étant à cette heure de faire entrer par le battant ouvert de la porte du salon une gerbe de fleurs, restes parfumés de la fête de la veille dont elle venait de changer l'eau.

La bouche pincée, l'œil au guet, la jardinière pressée sur son cœur par une main, tandis que l'autre préservait les fleurs du rude contact de la porte, elle entra et, tout haut, dit vivement :

— Oh ! qu'il fait sombre ici, mes fleurs vont s'ennuyer.

Et, posant à tâtons la jardinière sur une table, elle courut à la fenêtre, fit claquer les volets et se retourna avec cette promptitude et cette agilité qu'elle déployait en toutes circonstances.

Mais, au lieu d'achever l'installation de ses fleurs, elle resta immobile, comme pétrifiée, un pied en avant ; et, sur sa physionomie rieuse, l'expression du plus profond étonnement.

En face d'elle, adossé à la cheminée, un jeune, très jeune officier d'artillerie la regardait en souriant.

Il était grand, lui aussi, mince et souple comme elle, avec de larges épaules d'où se dégageait une tête fine et intelligente ; les traits, un peu incorrects, étaient corrigés par la longue moustache à la gauloise et des yeux clairs dans lesquels on pouvait lire jusqu'au fond la droiture, la bonté et l'inébranlable fermeté.

Lucie vit tout cela d'un coup, puis elle ferma les yeux comme pour se recueillir une seconde, et, les rouvrant aussitôt sous la poussée d'une joie intense, elle courut les mains en avant, sans souci de l'eau des fleurs qui les rendait tout humides, de son chapeau défait, de sa jupe trop courte.

— Oh ! Georges, s'écria-t-elle, je vous reconnais !

— Tant pis ! répondit le jeune homme en s'emparant des deux mains tendues, qu'il baisa avec la respectueuse ferveur d'un chevalier.

Puis il regarda silencieusement la jeune

filles et sembla se perdre dans la douceur de cette contemplation. Elle toussa pour se donner une contenance, et retira doucement ses deux mains prisonnières.

Georges redescendit sur terre, et lui dit simplement :

— Je vous apporte mes galons.

— Oh ! qu'ils sont beaux ! s'écria Lucie en joignant les mains.

Et elle ajouta :

— Vous ne vous êtes donc pas décidé pour la médecine ?

— Non, j'étais ambitieux, et vous m'aviez dit que rien ne valait l'artillerie ; je suis devenu artilleur.

Les yeux de Lucie brillèrent d'enthousiasme, mais elle ne sut que dire devant cette profession de foi dont elle comprenait vaguement le sens caché.

Du reste, après huit ans de séparation, ces deux enfants étaient assez embarrassés pour nouer une conversation suivie. Trop de choses leur venait à l'esprit et leurs cœurs étaient pleins à déborder ; au lieu de s'asseoir et de se questionner à tour de rôle sur ces huit ans écoulés, ils étaient là au milieu du salon, debout l'un devant l'autre, parlant à bâtons rompus avec une émotion profonde, effleurant les sujets, évitant de périlleux sous-entendus, en évoquant de plus décisifs encore, sans le chercher, sans le désirer même, étourdis, gênés, mais si heureux !

Lucie, la première, retrouva son naturel primesautier et son aisance habituelle.

— Georges, dit-elle en se laissant tomber sur le canapé, comme vous êtes changé !

— Et, cependant, vous m'avez reconnu, ce qui, je l'avoue, ne me laisse pas sans inquiétude sur l'impression que j'ai dû vous produire.

Le jeune lieutenant avait pris une chaise tout en parlant, il s'était assis en face de Lucie, et, ramenant son sabre tout neuf devant lui, il s'y appuyait avec une bonne grâce et une cranerie qui ne rappelaient en rien le maladroit collégien dont cette conversation évoquait la silhouette anguleuse et déséquilibrée.

— Je vous ai reconnu, parce que je pensais à vous, voilà tout. J'étais bien sûre que je vous reverrais, vous m'aviez promis de venir ; mais, sans reproche, vous avez fait une entrée bien incorrecte. Comment étiez-vous dans ce salon ?

— Eh ! mais, d'une façon bien simple : la grand'porte était entrebâillée, au lieu de frapper avec le marteau, je me suis glissé par l'ouverture, pensant trouver Lambin dans l'antichambre. Il n'y était pas, et un désir passionné de voir si je me retrouverais dans cette maison que j'aimais tant m'a poussé à entrer

dans le salon. Si vous ne m'y aviez surpris, j'aurais été présenter mes hommages au spahis, puis à Barbette.

Oh ! si vous saviez, Lucie, quelle joie pour moi de rentrer ici ! Depuis huit ans, je n'ai pas passé une journée sans appeler de tous mes vœux l'heure présente ; chaque détail de notre ancienne vie se détachait de mon souvenir avec une étrange netteté ; j'ai retenu les moindres choses ; tenez, vous voyez ce coussin ; il y manquait un gland.

— Il y manque toujours, reprit Lucie en regardant le coussin de travers ; avec moi, il ne courait pas grand risque d'être recousu,

— Est-ce que vous êtes toujours paresseuse ?

Lucie sentit ses joues se colorer sous la vive impression de contrariété que lui causait une confession à cette heure ; mais, incapable de mensonge, elle répondit en baissant les yeux :

— Oui, pour la couture ; mais j'essaierai, et je me corrigerai.

Et, entre eux, il se fit un long silence ; cette fois, ce fut Georges qui le rompit :

— Je voudrais voir la maison, le jardin ; mais, auparavant, veuillez me mettre à même de présenter mes devoirs au colonel et à M<sup>me</sup> de Maiffre.

— Bonne-maman dort, c'est l'heure de sa sieste, vous ne pourrez la voir qu'un peu plus tard ; quant à grand-père, il est parti avec Lambin et ne reviendra que demain ; vous jouez de malheur.

Georges eut un faible sourire qui voulait dire bien des choses, entre autres qu'il ne s'estimait pas trop malheureux, et qu'il attendrait, tant qu'il serait nécessaire, et même plus, pour être reçu par la grand'mère de Lucie.

Alors, d'une commune entente, ils se levèrent et, causant, riant, ils commencèrent leur pèlerinage à travers la maison. Parfois, ils s'arrêtaient et une émotion soudaine éteignait le sourire de Georges. Il ouvrit, en passant, la porte de l'office, et avisant un flacon :

— C'est l'arnica ! Vous rappelez-vous ma première chute de cheval, et vos soins de sœur de charité ?

Il s'arrêta devant la selle arabe.

— Ah ! voici le spahis !

Et il se mit à soulever les étriers et toutes les pièces mobiles du harnachement ; il mesurait, soupesait, et dit à la fin, avec une nuance de mélancolie :

— Comme les yeux d'enfants grossissent toutes choses ; mes souvenirs avaient donné à cette monture une importance, une complication de détails, un aspect imposant que ne retrouve plus. Le spahis me cause une déception ; je l'avais grandi : je l'avais divinisé

— Hélas ! dit Lucie comme se parlant à elle-même ; il va en être de même pour tout !

Et, avisant alors sa robe retroussée et son chapeau de bergère, elle défit promptement l'épingle et jeta le paillason loin d'elle.

Ce qui permit à Georges de l'admirer sous un nouvel aspect.

— A propos, demanda-t-il, avez-vous retrouvé le paroissien de votre grand'mère dans l'île, après mon départ ?

— Oh ! ne m'en parlez pas, ç'a été affreux ! Figurez-vous que la crue de la rivière ne m'a pas permis de retourner dans l'îlot, et, un jour, j'eus le désagrément d'apercevoir le paroissien poussé par quelque vent taquin, échoué entre les grosses pierres qui bordent la rive à la pointe nord. Il était là tout ouvert, avec des bosses dans la reliure gonflée par l'humidité ; et, un jour, bonne-maman me dit :

— Regarde donc, Lucie, qu'est-ce qui remue là-bas au bord de l'îlot, on dirait une poulpe ; il n'y en a pourtant pas dans notre paisible rivière ?

Grand-père, intrigué, prit sa lunette d'officier et déclara que ça ressemblait à un livre ouvert. J'en eus froid dans le dos et, pendant cinq mois, cette preuve de ma faute resta sous mes yeux. Chaque jour, le carton et le maroquin gonflaient, et quand le soleil séchait la reliure, les feuilles se crispaient dans tous les sens. Comme ce fut pénible !

Ils parlaient ainsi de tout à tort et à travers ; c'était leur joie à ces enfants d'effleurer leurs souvenirs sans rien approfondir, car, à cette heure, ils sentaient avec une certitude délicate qu'ils auraient toute leur vie pour reparler de ce passé si doux.

Dans l'antichambre, avant d'ouvrir la porte du jardin, ils firent une longue pose. Lucie s'était assise gravement dans une stalle ancienne, les deux mains appuyées aux bras rigides du siège gothique ; et, le corps penché en avant, elle écoutait Georges lui parlant de son collègue et d'elle-même, car c'était une spécialité des discours de Georges d'aboutir à cette fin unique : Lucie.

Un coup de sonnette coupa court au développement de sa conclusion obligée, et la jeune fille s'écria joyeusement :

— C'est grand'mère qui est réveillée, nous allons pouvoir monter ! Benoît, dit-elle au jeune domestique qui se rendait à l'appel de la sonnette, dites à madame que M. Georges Lemonnier demande la permission de la voir. Vous entendez bien : Georges Lemonnier.

— Oui, madame, répondit Benoît, en montant quatre à quatre.

Si Lucie ne s'était levée pour donner cet ordre, ce qui avait laissé le jeune officier un peu en arrière, elle aurait peut-être vu celui-ci

changer de couleur tout à coup, ouvrir démesurément les yeux et s'appuyer au mur en chancelant. Ses lèvres, machinalement, articulèrent par deux fois le mot terrible prononcé par Benoît : Madame ! Mais aucun son ne sortit de sa gorge aride.

Ils étaient là tous deux dans l'ombre de l'escalier monumental : lui, muet à force de souffrir ; elle, ne parlant pas non plus, mais joyeusement impatiente de courir à sa grand'mère : « C'est à elle qu'il dira ce que je devine ! » pensait-elle le cœur battant.

Et, comme Benoît ne revenait pas assez vite à son gré, elle monta en disant à Georges :

— Je parie que grand'mère veut son beau bonnet pour vous recevoir, et je vais le lui donner ; attendez-moi une minute.

Alors Georges se trouva seul ; et il redit tout bas : Madame ! Et dans son regard, il y eut une détresse indicible.

« L'attendre, elle m'a dit de l'attendre, pour quoi faire ? » se demanda-t-il. Et il fit un pas pour fuir, pour disparaître à jamais aux yeux de celle qu'il aimait. Mais il ne put avancer, il n'en avait pas la force, quelque chose d'intraduisible l'enchaînait là, dans cette ombre, dans cette solitude, dans cette souffrance. Était-ce l'écroulement de tout son être qui avait brisé sa volonté ; était-ce une sourde révolte de son cœur contre l'irréparable ; était-ce le vague espoir d'avoir mal entendu ? Hélas ! à cet instant, Benoît croisait sa jeune maîtresse dans l'escalier et lui disait encore : Madame ; il n'y avait pas de doute possible.

Lucie était entrée chez sa grand'mère du bonheur plein les yeux.

— Georges est revenu, s'écria-t-elle ; il est artilleur !

— Donne-moi mon bonnet mauve.

— Je pensais bien, continua Lucie, que tu avais besoin de moi. Il se rappelle tout ce que nous faisons ensemble !

Le bonnet, suspendu par une bride, se balançait au bout des doigts frémissants de la jeune fille.

— Fais attention, mon enfant, tu vas le cabosser.

— Il est artilleur, répéta-t-elle ; et elle ajouta fièrement : Il m'apporte ses nouveaux galons.

Lucie oubliait à cet instant que grand'mère, sourde, n'entendait qu'une parole posée, égale, dite tout près d'elle. Or, la jeune fille bredouillait avec des éclats de voix et des chutes de phrases brusques ; elle se tournait aux quatre vents pour chercher les épingles d'or de la coiffure mauve, réparer le petit désordre intime du sommeil maternel, fourrant un oreiller ici, une tasse de tilleul là ; puis, tout à coup, elle se jeta dans les bras de M<sup>me</sup> de Maiffre et l'embrassa passionnément.

La grand'mère souriait. Pour ne pas avoir entendu les propos incohérents de sa petite fille, elle n'en avait pas moins compris le sens mystérieux; mais, n'ayant pas les mêmes raisons que Lucie pour s'exalter, elle lui dit sagement en lui rendant sa caresse :

— Prends garde, ma chérie.

— A quoi, grand'mère ?

— A toi, mon enfant; mais, ajouta-t-elle, va vite le chercher, car nous nous faisons attendre.

Lucie s'en alla posément, la tête penchée en avant sous le poids de ses réflexions

« Bonne-maman a dit : « Prends-garde à toi-même ! » Est-ce que c'est mal d'être heureuse ? Je le serai moins, ajouta-t-elle dans un soupir, car il lui en coûtait de renoncer à un atôme de cette joie subite et entière.

Elle se pencha sur la rampe de l'escalier et appela Georges :

— Venez, je vous attends.

Georges avait eu le temps de se remettre. Sa fierté d'homme, sa fermeté d'âme étaient venues au secours de sa douleur; il releva les yeux et ne put se défendre du charme de cette apparition soudaine.

L'escalier monumental, avec sa rampe aux lourds pilastres, son palier s'avancant dans le vide comme un balcon, son ciel ouvert, encadrait majestueusement la fine silhouette de la jeune fille. Celle-ci, penchée sur la rampe, faisait signe à Georges de monter; sur son visage, encore tout épanoui du bonheur éprouvé, il y avait cependant une trace de l'inquiétude éveillée par sa grand'mère, une sorte d'interrogation suppliante.

Quelle douleur et quelle tendresse il éprouva en la regardant ! Elle avait les lèvres entr'ouvertes prêtes à sourire, le jour tombait d'en haut sur sa jeune tête, noyant d'ombre ses traits délicats et purs; et le soleil, tamisé par le vitrage, mettait des paillettes d'or dans sa chevelure brune.

— Mais venez donc, lui dit-elle encore. Grand'mère vous attend.

Alors, il monta lourdement et la trouva en haut, la main sur le bouton de la porte de M<sup>me</sup> de Maiffre, et ils entrèrent aussitôt.

« Comme il est pâle ! » pensa celle-ci en lui tendant les mains. Et tout haut elle lui dit avec affection combien elle était touchée de sa visite.

Puis elle lui parla de son père, devenu conseiller à la cour de Rennes, et qu'il avait vu quelques jours auparavant, et faisant un effort de mémoire pour retrouver dans leurs souvenirs communs de quoi l'intéresser, elle revint avec une foule de détails sur leurs relations lointaines.

Mais il semblait que Georges, depuis qu'il

était entré dans cette chambre, eût retrouvé son ancienne timidité; il disait oui, il disait non, il répétait parfois la fin d'une phrase de la vieille dame, mais plus rien ne jaillissait de lui-même.

Lucie le regardait à la dérobée, n'osant plus fixer sur lui son regard qui ne savait rien cacher. « Qu'a-t-il donc ? se demandait-elle; est-ce que c'est la présence de grand'mère qui le gêne, ou bien voudrait-il lui parler sans que je sois là. »

Car Lucie ne doutait pas encore que Georges ne fût venu pour mettre sa main dans la main de sa petite amie et lui offrir son cœur fidèle, avec ses beaux galons.

Il n'était pas parti du fond de la Bretagne, après huit ans d'absence, pour faire une simple visite; ce n'était pas admissible.

Et pourtant, il semblait à la jeune fille que le cœur de Georges s'était subitement enveloppé de glace et, malgré tous les efforts que faisait le malheureux enfant, il n'arrivait pas à donner le change.

Lucie se leva :

— Je vais demander le goûter des enfants, dit-elle en fourrageant dans sa poche pour y prendre son trousseau de clefs.

Et elle sortit en essayant de sourire.

M<sup>me</sup> de Maiffre, ayant Georges en face d'elle, releva les yeux sur lui et les tint un instant attachés sur son pâle visage. Elle eut envie de lui dire, en lui prenant les mains : Vous souffrez; et cette seule parole de compassion eût brisé les digues que Georges avait tant de peine à maintenir devant le flot tumultueux de sa douleur; mais la grand'mère avait, elle aussi, une dignité à sauvegarder; celle de son enfant; et elle attendit que le jeune homme s'expliquât.

Lorsque Lucie rentra, précédant Benoît, qui apportait un plateau chargé de gâteaux et de flacons, la conversation languissait et rien de décisif n'était sorti des lèvres du lieutenant.

Le lunch improvisé leur donna à tous trois une contenance; mais quand Lucie eut repoussé le guéridon qui supportait les verres, la gêne se glissa de nouveau entre eux; Georges à bout de force, Lucie absorbée, la grand'mère entendant mal, finirent par se taire; et le visiteur, comprenant qu'il ne pouvait plus faire face à cette situation terrible, se leva pour prendre congé.

— Madame, dit-il à M<sup>me</sup> de Maiffre, voici l'heure du départ qui s'approche. Cette journée me laissera un souvenir ineffaçable, et je suis heureux d'avoir pu vous témoigner mon reconnaissant et respectueux souvenir. Veuillez être l'interprète de mes regrets auprès du colonel...

— Vous ne dînez pas avec nous, Georges ?

lui demanda Lucie, coupant en deux une phrase qui menaçait de ne jamais finir.

— Impossible, je suis attendu par mon père, et le train qui correspond avec la ligne de l'Ouest part tout à l'heure.

Lucie poussa un soupir et lui dit en lui tendant la main :

— Comme c'est court une grande joie.

— Oh ! oui, bien court, murmura Georges en s'inclinant sur cette petite main qu'il ne baisa pas comme à l'arrivée.

La grand'mère ajouta :

— Vous nous reviendrez, au moins, mon enfant; puisqu'il a été si bon de se revoir, ce sera encore meilleur...

— Dans huit ans ! interrompit Lucie avec une inflexion de voix qui en disait long sur son peu de foi en l'avenir.

Georges la regarda et il y eut un reproche dans ses yeux limpides.

Mais il fallait brusquer ce départ cruel, il fallait éviter quelque faiblesse qui eût trahi l'amertume de cette nouvelle et suprême séparation.

Le jeune lieutenant, pour en finir, s'avisait, en jetant les yeux sur la pendule, qu'il était en retard, ce qui le dispensait de tout autre mensonge; et il quitta la chambre de M<sup>me</sup> de Maiffre aussi vite que le lui permettait le tremblement dont il était secoué depuis qu'il avait reçu ce grand coup au cœur.

Lucie, interdite, n'osa le suivre; mais aussitôt que la porte se fut refermée sur lui, elle alla chercher un indicateur de chemin de fer, le feuilleta avidement et, après quelques recherches, le referma avec dépit : il n'y avait pas de train qui correspondit avec celui de la Bretagne avant minuit.

Pensive, le cœur lourd, elle rentra chez sa grand'mère, souhaitant que celle-ci ne lui parlât pas de ce qui la troublait si fort; elle était honteuse, la pauvre enfant, de sa joie passée, et ne pouvait croire que tout fût dit entre elle et Georges.

Le jeune lieutenant avait pris l'avenue de la gare; puis, une fois hors de vue, il s'engagea dans un chemin de traverse qui le conduisit à la rivière.

Son intention était de gagner la prochaine station du chemin de fer à pied. Tout à l'heure, ses jambes tremblantes ne pouvaient le soutenir; maintenant, il avait besoin de mouvement, de fatigue; il lui semblait qu'en épuisant ses forces, il apaiserait un peu sa douleur.

...Ainsi, elle était mariée et il arrivait trop tard ! Pour elle, il avait travaillé avec le courage et la persistance d'un homme fait, alors qu'il n'était qu'un enfant; pour elle, il avait renoncé à la carrière de son choix et embrassé celle qu'elle lui avait désignée.

Lui, timide, gauche, un peu sauvage, aimant la vie tranquille et l'intimité stricte, il avait profité de toutes les occasions pour vaincre sa maladresse native, pour surmonter son émoi en public; il avait étudié avec un soin constant, en toutes rencontres, comment se comportaient les jeunes gens du monde; il avait appris à marcher, à se tenir, à se présenter afin de plaire à Lucie.

Jamais, pendant ces huit années, il ne lui était venu à l'esprit que la jeune fille pût s'engager avant de le revoir. Est-ce qu'il se croyait aimé ?

Non; mais d'abord il ne pensa pas à la possibilité d'un autre mariage pour lui, parce qu'à treize ans on ne pense pas à tout et on ne prévoit pas d'aussi loin; ensuite, quand il songea que ce bien qu'il désirait si ardemment pouvait être désiré par d'autres, la grande jeunesse de sa petite amie lui parut une sauvegarde suffisante; et cette possibilité du mariage, si elle l'effleura, ne fit que passer dans son esprit sans y laisser de traces.

Et voilà que ce malheur, dédaigné par sa confiance, était justement celui qui l'atteignait d'une façon irrémédiable.

Il reprenait une à une ces années de collègue que les enfants trouvent si lourdes parce qu'ils n'ont pas un but désiré. A cet âge, on travaille parce que le travail est imposé : à quoi bon ? pensent ces petits, qui ne prévoient rien. Pour Georges, le travail avait eu son charme austère; chaque pas fait en avant l'avait rapproché de sa chère Lucie. Oh ! qu'il avait eu envie, une fois arrivé à l'Ecole polytechnique, d'aller lui dire son triomphe; il voyait par avance son regard étonné et ravi, ses exclamations joyeuses; mais non, il s'était privé de cette joie, sa nature positive et réfléchie l'avait aidé à garder le silence deux ans encore, deux ans qui lui parurent plus longs que sa vie entière, deux ans de travail acharné où le souvenir et l'espérance avaient été son seul repos.

Et il était sorti vainqueur de toutes les épreuves, les derniers obstacles étaient tombés, il avait l'âge, il avait le grade; il pouvait offrir un cœur fidèle, une position. Qui donc s'opposerait à son désir si Lucie l'agréait ?

Lucie ! il venait de la retrouver telle qu'il la voyait dans ses rêves depuis tant d'années. Ce n'était plus la petite fille d'autrefois, quant à la taille; mais son cœur n'avait pas changé; ses yeux étaient restés un miroir fidèle de son âme aimante et pure; son sourire atteignait le plus intime du cœur, parce qu'il venait du cœur; elle avait une grâce inconsciente, un charme plein de jeunesse, quelque chose de naïf et d'attirant qui comblait tous les désirs de Georges. Pendant une heure, il avait eu le bonheur parfait.

Maintenant, c'était fini, et il ne pouvait se résigner à le croire; il lui semblait que le monde croulerait pour lui rendre l'espoir d'une vie nouvelle. Il appelait un miracle, je ne sais quoi d'impossible, mais il ne pouvait admettre que Lucie fût à un autre qu'à lui.

Et, tout en déraisonnant, il marchait le long de la rive déserte; le jour tombait; de loin en loin, une petite lumière éclairant quelque pauvre demeure surgissait au milieu des champs, derrière un bouquet d'arbres, au bord de la tranquille rivière. Lui, rapportant tout à cette unique pensée qui le torturait, songeait au bonheur de ces gens réunis à leurs foyers, de ces paysans qui, après le labeur du jour, retrouvaient la famille. Oh! qu'il souffrait.

Peu à peu, les chaumières se groupaient; à un coude de la rivière, il se trouva en face d'une sorte de petit port où quelques barques étaient amarrées. Il en avisa une toute blanche, plus élégante que les autres, et, machinalement, il se pencha pour lire son nom dans l'obscurité.

— C'est la *Mouette*! s'écria-t-il.

Alors, il cacha son visage dans ses mains et il pleura. Il pleura comme un enfant, avec de lourds sanglots qui lui brisaient le cœur, et il répétait à travers son désespoir le nom de celle qu'il aimait.

Et puis, comme il déraisonnait tout à fait, il lui vint un désir fou de retourner là-bas, où il venait de tant souffrir, d'y retourner dans ce petit bateau où jadis il conduisait Lucie vers l'île où s'était passée une des plus heureuses journées de son enfance.

Il entendit un pas se diriger de son côté et héla un jeune garçon, fort effrayé de s'entendre interpellé dans la nuit.

— Je veux descendre la rivière jusqu'à la

ville et m'en aller ensuite par le chemin de fer, lui dit Georges. Je vais prendre la *Mouette*, que je connais. Peux-tu venir la chercher dans deux heures, elle sera amarrée derrière l'église?

Comme ces paroles étaient accompagnées d'un argument, sonnait clair dans la main de Georges, le jeune pêcheur promit qu'il irait chercher la barque, non point le soir, car la nuit l'effrayait fort, malgré la lune qui se levait splendide à l'horizon, mais à la première heure du jour, et le marché fut vite conclu.

Lucie était donc retournée dans la chambre de sa grand'mère, mais, après le départ de Georges, au lieu de babiller gaiement autour d'elle, comme de coutume, elle avait pris un ouvrage de couture quelconque et tirait machinalement l'aiguille tout en songeant à ce qui avait si brusquement changé sa joie en peine et sa confiance en inquiétudes.

Sa grand'mère feignait aussi d'être absorbée par sa lecture, afin de pouvoir garder le silence, quoiqu'elle pensât aux mêmes choses que son enfant et eût bien voulu soulager ce pauvre cœur écrasé par son premier secret; mais, dans la crainte de jeter de l'huile sur le feu, en réveillant des espérances qu'elle ne partageait pas, elle ne cherchait pas à ranimer une conversation éteinte et à lui donner pour aliment la visite de Georges. Mieux valait que le temps seul se chargeât d'adoucir l'amère déception que la vieille femme devinait dans le cœur de sa fille.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

## ECONOMIE DOMESTIQUE

### NOISETTES D'AGNEAU A LA CHÉRUBIN

Levez des filets d'agneau, parez-les, coupez-les en cinq ou six petites noisettes que vous aplatirez légèrement en conservant leur forme ronde. Mettez dans une casserole des tranches de jambon sur lesquelles vous poserez vos noisettes que vous recouvrirez d'un papier beurré après les avoir salées, poivrées, etc.; faites cuire à feu doux, puis, lorsqu'elles auront pris une belle couleur de chaque côté, mouillez-les d'un verre de fine champagne et laissez terminer la cuisson sur le coin du fourneau en les arrosant souvent de leur propre jus. Préparez ensuite des papillotes dans lesquelles vous emballerez vos noisettes, et mettez-les sur le gril dans un four bien chaud. Quand elles seront bien dorées, retirez-les et servez sans les déballer.

Ces noisettes ainsi préparées peuvent être servies avec une sauce Soubise; dans ce cas, on supprime les papillotes; elles peuvent aussi être accompagnées d'une garniture au goût de l'amphtryon.

# REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques : Le *Falstaff* de Verdi à l'Opéra-Comique. — Nouvelles de l'Opéra. — Concerts et auditions.



nos lectrices savent déjà que M. Arrigo Boïto a tiré sa comédie-lyrique en trois actes et six tableaux du théâtre de Shakespeare, et que c'est M. P. Solange qui en a écrit la version française.

On sait de même qu'il s'agit de l'amusante farce des *Joyeuses Commères de Windsor*, dans laquelle Ad. Adam et M. A. Thomas avaient déjà estompé le personnage de sir John Falstaff. Tel qu'on nous le présente aujourd'hui, ce héros de comédie est une sorte de bouffon vantard, gourmand et poltron, dont s'emparent les joyeuses commères. Comme il a la sottise de croire que toutes les femmes l'admirent et qu'il est irrésistible, elles s'en amusent, lui écrivent de faux billets doux, lui donnent de faux rendez-vous où il ne trouve jamais que coups de bâton des maris, mis dans le secret, sauts périlleux par les fenêtres et diables fantastiques qui le terrifient. De tous ces éléments pleins de diversité et de folie très habilement groupés par les librettistes, le plus grand maître italien de notre temps a fait un chef-d'œuvre musical. C'est la verve la plus folle, en effet, où l'esprit de Cimarosa et Paisiello est dépassé. On ne pourrait jamais croire que le musicien, dont la brillante carrière a fourni tant de palpitants et sombres drames, nous réservait, à quatre-vingt-deux ans, ce chef-d'œuvre de science, de jeunesse et d'exquise bouffonnerie, dans lequel il a si merveilleusement enveloppé la grotesque vulgarité de l'énorme Falstaff.

Comment citer des morceaux? Il n'y en a pas. C'est une trame d'une idéale finesse, brodée d'admirables richesses orchestrales, de thèmes qui savent être mélodiques et admirables à la fois, et où l'inspiration de ce maître étonnant passe des voix aux instruments, des instruments aux voix sans trahir le moindre effort. C'est l'infinité des détails ainsi ordonnés entre eux qui fait de cette composition une création unique en son genre, à une époque où le grand drame lyrique a conquis une si large place. Il faudra bien de l'esprit à nos modernes Gaulois pour dépasser cet art bouffe ancien si longtemps délaissé, et que le célèbre Verdi vient de ressusciter si exquisement.

Dès le premier acte, le public, électrisé par la nervosité de ces rythmes si franchement gouailleurs, n'a cessé d'applaudir, soulignant particulièrement de son enthousiasme un ravissant quatuor sans accompagnement, qu'il a bissé.

Tout le deuxième acte, où M<sup>lle</sup> Delna s'est révélée comédienne achevée, dans le rôle de la commère Quickly, qu'elle chante et joue à ravir, n'a été qu'un long triomphe. M. Maurel, un superbe Falstaff, a soulevé de frénétiques bravos dans son *Ariette* si pimpante, qu'on a bissée, puis trissée. Le finale de cet acte est une merveille.

Au troisième, l'originalité, la gaieté, la folie vont grandissant. Au milieu de scènes fantastiques, une fée, M<sup>me</sup> Landouzy, murmure un chant d'un charme infini. Une fugue savante, et d'un grandiose comique, termine cette œuvre qui va peut-être relier la musique du passé à celle de l'avenir en démontrant que l'on peut rester mélodieux comme le cygne de Pesare, et avoir du génie comme celui des rives de la Sprée et de l'Elster. Ajoutons que l'exécution de *Falstaff* a été au-dessus de tout éloge. Une interprétation supérieure où chaque artiste, électrisé par la présence du grand maître, s'est surpassé. Sous la direction de M. Danbé, un orchestre idéal, ne laissant dans l'ombre aucun des infinis détails de cette partition difficile, et sachant en faire jaillir toute la bouffonnerie spirituelle. Les chœurs, comme la mise en scène et les décors, n'ont pas moins contribué au prodigieux succès de l'ouvrage. Des rappels et des ovations sans fin ont été prodigués au grand et étonnant Verdi.

Il règne, du reste, une fiévreuse activité chez M. Carvalho. On s'occupe de la remise à la scène du *Freyschütz*, de Weber; de l'*Orphée*, de Gluck; de la 1,000<sup>e</sup> de *Mignon*, d'Ambroise Thomas, et de l'œuvre nouvelle de M. Massenet.

A l'Opéra, la *Djelma*, de M. Ch. Lefevre, est prête à passer. M. Ch. Lomon, l'auteur du libretto, en a tiré le sujet d'un roman de Méry: *la Guerre du Nizam*. La 100<sup>e</sup> de *Lohengrin* a été des plus brillantes, avec Van Dick, revenu exprès pour reprendre le rôle qu'il a créé à Paris.

Nous avons pu assister à quelques auditions d'un réel intérêt pour nos lectrices qui toutes, plus ou moins, s'adonnent à l'étude de la musique de piano ou de cha... Nous tenons

beaucoup à constater par nous-même le légitime succès qu'obtient chaque jour davantage le remarquable enseignement de M<sup>lle</sup> H. Parent. Dans une récente réunion d'élèves qu'elle donnait salle Erard, nous avons marché de surprise en surprise en écoutant cette pépinière, non pas d'élèves, mais de véritables artistes, pour la plupart, et portant toutes, à côté d'une individualité bien tranchée, le cachet de cet enseignement supérieur.

Parmi les numéros qui ont fait sensation, il convient de citer les deux morceaux d'ensemble : *Marche Turque*, de Mozart, et *Danse Hongroise*, de Brahms, qui ont prouvé que M<sup>lle</sup> Parent ne fait pas seulement des virtuoses, mais aussi des musiciennes de valeur.

On ne peut rien rêver de mieux comme fermeté et sûreté d'exécution. Pas une défaillance de mémoire, et les élèves n'ont personne pour conduire cet orchestre à dix-huit mains, ni même quelqu'un tenant la musique en cas de distraction. La *Marche Turque* a été bissée, et c'était justice. M<sup>lles</sup> Pellarin et Grandin méritent une mention spéciale; la première pour sa brillante exécution d'une *Chaconne*, de Hændel, et d'un *Concerto*, de Schumann; la seconde, pour sa virtuosité et ses qualités de style qui d'ailleurs, à des degrés différents, distinguent les élèves de l'école H. Parent. M<sup>me</sup> Sanderson-Lemaître avait apporté un nouvel élément d'attraction à cette remarquable séance, au cours de laquelle elle a fait apprécier sa jolie voix dans plusieurs morceaux, notamment une *Berceuse*, de Chaminate, très applaudie et chantée d'une façon charmante.

C'était une séance non moins attrayante que celle donnée aussi salle Erard par la distinguée pianiste-professeur M<sup>me</sup> Henri Marchand, pour l'audition de ses élèves, et aidée du concours de M<sup>me</sup> Marthe Crabos et de M. Jaunet.

Nous avons été émerveillée des progrès réalisés par de toutes jeunes filles, dont les qualités de sentiment et d'exécution font grand honneur à la méthode de cette vaillante musicienne. Toute la première partie du programme, — plus de cinquante numéros ! — était consacrée à de ravissantes fillettes dont le jeu et la correction, selon leur âge, tenaient du prodige. Bientôt les aînées entrant en lice, une nouvelle série d'élèves se fit apprécier dans nombre de pièces admirablement rendues. Nous avons remarqué le *Concerto en sol mineur*, de Mendelssohn, où M<sup>lle</sup> A. Marchand, par le fini de son jeu, montre déjà toute la délicatesse de doigts de sa mère. Le *Concerto en la mineur*, de Grieg, n'a pas été moins réussi, ainsi que l'*Impromptu*, de T. Lack, exécuté avec une irréprochable virtuosité. De véritables ovations pour ce compositeur éminent, qui était

venu présider la séance. Sa *Polonaise de concert* a été exécutée par M<sup>lle</sup> Marguerite B. avec autant de brio que de grâce. Le *Scherzo Polonaise*, de Mathias, a été enlevé avec une rare maîtrise par une toute jeune fille, M<sup>lle</sup> Germaine L., dont l'avenir est plein de promesses.

Au cours de la séance, le chant est venu trois fois jeter ses lueurs charmeresses sur ce gracieux tournoi. C'est dans le duo du *Pré-aux-Clercs* que le superbe soprano de M<sup>me</sup> Marthe Crabos a ouvert le feu de l'enthousiasme. Admirablement secondée par M. Jaunet, dont la diction est excellente, les deux artistes ont soulevé d'enthousiastes bravos.

Mais le programme révélateur portait l'air de *Samson et Dalila*, et l'on attendait avec impatience Dalila-Crabos. Elle parut enfin, et commença à ravir son public dans la douce *Berceuse* de M<sup>lle</sup> Carissan, qu'elle murmura exquisement. Grand succès pour l'auteur et l'interprète, dont la diction si nette ajoute un charme de plus à cette voix souple et pénétrante. L'air de Saint-Saëns fut un triomphe pour la jeune cantatrice qui, dans ce chef-d'œuvre du maître, remue son auditoire jusqu'à l'exaltation. Faisant passer dans sa voix toute la gamme des sentiments, elle les conduit à des hauteurs surhumaines où la créature terrestre s'efface peu à peu devant la lumineuse figure de la poésie. Cette page est grandiose, l'inspiration y déborde et la science du compositeur la conduit jusqu'au sublime.

Pendant que l'admiration secouait ses ailes, le sympathique baryton de M. Jaunet venait se tailler un beau succès dans l'*Homme au sable*, de Rieux, et la charmante sérénade du *Roi d'Ys*. C'est un artiste à la voix chaude, qui se pénètre si bien du sentiment qu'il exprime, que le public semble le ressentir et le traduit par de chaleureux bravos.

Le ravissant *Chœur des Magnanelles*, de Mireille, par Gounod, a brillamment clôturé cette belle fête musicale. Chanté avec beaucoup d'ensemble par les élèves des cours de solfège, le public a saisi cette occasion d'acclamer encore la vibrante diva Dalila-Crabos, qui s'était chargée des *solis*.

M<sup>lle</sup> Duchémin tenait le piano d'accompagnement avec autant de talent que de vaillance. Succès complet pour M<sup>me</sup> Marchand, qui sait donner à ses élèves la perfection de l'exécution jointe au charme de l'expression.

Nous remettons au mois prochain la liste des nouveautés, en regrettant de ne pouvoir parler des beaux chants religieux du mois de Marie, où, jusqu'à la clôture, M<sup>me</sup> Crabos chante les louanges de la Mère du Sauveur, tous les mercredis, en l'église Saint-Séverin.

MARIE LASSAULUR.

# CAUSERIE



ESDEMOISELLES, je vous en fais juges.

Il s'agit de bagues et le différend s'est élevé en ma présence, entre Yvonne et Jane, à propos d'une première communion.

Qui le croirait? c'est Jane, la folle enfant que vous savez, qui défendait l'opinion la plus austère, et Yvonne, mère de famille raisonnable, se donnait du large pour la parure à l'église.

Jane, dont la filleule faisait sa première communion le lendemain matin, montrait à sa cousine ses doigts maigres et effilés, dépouillés des jolies bagues qui les ornent ordinairement :

— Je viens de les ôter, nous dit-elle, car demain, dans la presse du départ, j'aurais pu les garder par inadvertance.

— Et où aurait été le mal? lui demanda Yvonne en la regardant avec ses grands yeux étonnés.

— C'est une vanité! s'écria Jane convaincue; et, devant le bon Dieu, les vanités... tu comprends... Enfin, ce n'était pas le moment de s'attacher à de futiles parures... d'autant que je viens de confesse... et...

— Oui, oui, je t'entends; tu as porté au saint Tribunal tout un chargement de breloques, de paillettes, de dentelles.

— Méchante!

— Eh bien! sais-tu, ma petite Jane, moi je ne pense pas du tout comme toi; et le jour où j'aurai le bonheur de conduire Madeleine pour la première fois à la sainte Table, je mettrai toutes voiles dehors, comme disent les matelots.

— Ça ne te gêne donc pas, ensuite, de dire à confesse combien de fois tu as pensé à tes bijoux ou à tes rubans, au lieu de t'occuper de ce que tu avais à faire?

— Pas beaucoup, parce que je me suis habituée, ou plutôt maman m'a appris de bonne heure à entremêler doucement mes joies ou mes plaisirs avec la reconnaissance pour qui me les accorde; mes regrets ou mes demandes avec la soumission filiale si je n'obtiens rien. Maintenant, te dire que jamais, jamais... Non!... mais rarement; et mon *attrait*, comme disent les saints Pères, est de me parer pour me mettre à l'unisson des fêtes de l'Eglise.

— *Vanitas, vanitatem*, reprenait Jane avec

une gravité qu'elle puisait dans une profonde conviction de sa fragilité.

— Je ne te dis pas le contraire, mais ce n'est pas une raison pour que je me range à ta manière d'agir. Qu'est-ce que je puis te répondre, ajouta-t-elle en souriant, si tu me cites l'Ecclesiaste, et en latin encore : il n'y a plus qu'à s'incliner; mais je ne suis pas convaincue, et d'instinct, quand je vais à un ami, je veux qu'il juge par les moindres détails que j'ai fait des frais pour lui plaire. Dieu est notre ami et il est bien content que je pare mon âme d'abord et ensuite le corps, qui est la boîte de mon âme, si je le fais avec l'intention que je viens de dire.

Nos pères se faisaient superbes le dimanche, parce que c'était le jour du Seigneur. Bonne-maman du Caylar met son tour de cheveux neuf aux fêtes carillonnées seulement, ce qui fait qu'il est *neuf* depuis très longtemps, comme le pont d'Henri IV.

N'as-tu pas entendu cent fois nos ancêtres dire qu'ils prenaient leurs atours de printemps à Pâques, aux risques de geler quand la saison était en retard; non seulement ils le disaient, mais ils le chantaient :

Moi-z-en bazine, toi z-en nankin,  
Tous deux en é-es-carpins.

Mais Jane tenait bon :

— Si j'ai des bijoux ou de riches atours, voici ce qui se passe : Je regarde mes voisines pour comparer et je me dis : Tiens, Lucie a un chapeau qui ressemble à un petit chaudron, le mien est si gentil! En revanche, le collet de Marthe a un cachet : une énorme ruche de tulle, de longs pans de moire, des tuyaux abondants et doublés... raide... très court, n'arrivant qu'au milieu du dos... Je m'en ferai un pareil pour la confirmation.

Et puis, voilà le sermon; je me dégante et je fais jouer mes bagues; justement, un rayon de soleil passe en travers sur mes genoux, le diamant de ma pauvre chère maman étincelle, il pique mon livre d'un tas de petits points brillants; je remue doucement les doigts, les feux rouges deviennent verts... « Passons au second point », dit le prédicateur; et je ne sais seulement pas de quoi il a parlé jusque-là. Voilà où me conduit ton système.

— C'est que tu as le cœur mauvais; oh! non, seulement une tête à l'évent. Pourquoi, au lieu de distiller le mal des choses, ne cherches-tu

pas à en tirer ce qu'elles ont de bon? Vois-tu, il est plus facile de temporiser avec ses ennemis que de les mettre à la porte.

— Oh! non, par exemple, tout ou rien.

— Permits: Tu ne peux pas te dispenser de te faire belle pour la première communion de ta filleule; l'usage, ta famille, les circonstances le commandent; ne mets pas de bagues, soit; mais tu auras un chapeau, une ombrelle, une robe, je ne sais quoi de suffisant pour te distraire. Eh! bien, pourquoi ne pas faire de nécessité vertu? Te dire, la veille: Il faut préparer mes affaires ce soir pour n'être pas bousculée et distraite demain matin. Voyons, ma robe bleue, un jupon brodé (on en reporte), celui-ci est un peu chiffonné, je le finirai à la promenade; pour demain matin, je le veux tout blanc, tout frais, personne ne le verra; mais vous, mon Dieu, vous saurez qu'Yvonne veut être nette au dedans et au dehors pour vous faire honneur. Je vais étrenner mon collet de mousseline de soie, je le trouve très joli, un peu cher; combien d'entre mes amies ne pourraient pas se passer une fantaisie aussi coûteuse; je suis dans les gâtées de la vie, par quoi l'ai-je mérité? Là, mon amoureux propre fait un plongeon, et je suis obligée de convenir que je n'ai rien mérité du tout. — Voici le tour de mes bracelets; je prends ce porte-bonheur, celui qui a une grosse perle pour fermer l'anneau si mince que j'enfile à mon bras. C'est un cadeau de mon parrain. En voilà encore un qui me gêne, je prierai demain pour que N. S. lui rende au paradis ce qu'il me donne en ce monde. Si je n'attendais pas à demain? Lui, quand il sait que je désire quelque chose, il me le donne tout de suite. Et je suspens mes préparatifs pour dire au bon Dieu ce que je souhaite pour parrain. Je mettrai aussi ma gourmette avec son petit grelot qui sonne la ferraille quand je remue. Ah! voilà encore un souvenir, ce grelot! C'est Paul qui me l'a donné un jour parce qu'il a cassé une tasse de Chine sans que j'aie fait ouf. Avant qu'il la casse, il la tripotait tout en m'expliquant que le procureur général avait fait un réquisitoire étonnant: « Paul, prends garde, tu vas casser ma tasse. — Laisse donc, l'avocat de Tribouillard a essayé de parer le coup; mais, bast..... » En disant bast, Paul fait un grand geste, et la tasse lui échappe.

J'ai été stoïque, et le lendemain, en rompant mon pain au lait, j'ai trouvé le grelot comme une fève de reine. Il ne faut pas récriminer avec les hommes, ça les ennuie et ça ne les corrige pas. Le silence, un grand silence indulgent les touche bien plus..... et on a des grelots par-dessus le marché.

— Alors, d'après ton système, pour honorer les pauvres quand on les visite, il faut se parer comme une châsse?

— Tu déraisonnes, ma vieille chérie; les pauvres ne voient pas dans le fond de notre pensée comme Dieu et s'offenseraient de l'étalage d'un luxe qui leur fait faire une triste retour sur eux-mêmes. J'aurais bonne grâce d'offrir un pain de quatre livres avec une main garnie jusqu'aux phalanges et qui, coupée, vaudrait encore 3,000 ou 4,000 fr. Mais, par exemple, si je vais voir un malade, mon système reprend tous ses droits. Une robe gaie, un chapeau tout pimpant; dans mon mouchoir, une goutte d'extrait bien fin, se rapprochant du parfum de la fleur, et à mon corsage un bouquet que je laisserai en m'en allant. Tout cela entrera dans la triste chambre comme un rayon de soleil, et le patient, tout en me contant ses maux avec ce luxe de détails que les malades aiment tant, s'amusera à me regarder, et sera un instant distrait de ses souffrances.

— Moi, je me serais habillée en veuve du Malabar pour lui faire entendre ma sympathie, riposta Jane en riant.

La conversation que je télégraphiais à mesure en était là, lorsque je jugeai prudent d'intervenir:

— Mes chéries, c'est très bien tout ce que vous venez de dire; mais il y en a quatre colonnes, et je n'ai plus la place.

— La place où? La place pour quoi?

— Dans votre journal donc; et j'attends votre conclusion.

— Ce sont nos amies les abonnées qui la tireront, répondirent les deux cousines en même temps; dites-leur, tante, que nous ne sommes pas d'accord sur la manière de bien faire, mais que nous voulons y arriver toutes les deux; l'intention est l'essentiel.

Avec ou sans bagues.

C. DE LAMIRAUDIE.

## PENSÉES ET MAXIMES

Les belles actions cachées sont les plus estimables.

(PASCAL.)

La simplicité affectée est une imposture délicate.

(LAROCHFOUCAULD.)

DEVINETTES

Mots en bouquet

Je vous offre, mesdames et mesdemoiselles, un bouquet dont voici les emblèmes; à vous d'en découvrir les noms :

*Tête du bouquet* : Simple modestie.

*De gauche à droite* : Humilité. — Guérison. — Légèreté. — Jeunesse, poésie. — Vanité. — Méfiez-vous des méchants. — Confiance.

*Attache* : Ce que fait l'athée en voyant ces œuvres du Créateur : il ... quand même.

Mots en carré

Une sainte martyre. — Pour se mirer. — Un mauvais riche. — Au figuré, signifie erreur. — Eau digestive.

(Reine-Marguerite à Tourcoing.)

Problème pointé

*Voyelles* : .ai. — .o. — a.ou.. — .o.. — i..uiè.e. — e. — .ou. .eu. — ..éfè.o.. — .ou.e.. — u. — .ie. — .o...e —

*Consonnes* : L. — v.l — d.s — t.mp.t.s — .t — l. — ch.nt — d.s — p.l.s — m...tt.s — q.. — b.rc. — .t — q'.mp.rt. — l. — v.nt —

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, former, selon le modèle indiqué, une croix qui contienne :

*Verticalement* : Un prénom féminin.

*Horizontalement* : Un prénom masculin (bras) et trois féminins (pied).

AAA D EEEEEEEEE III LL M NNN O RR S TT

(Pomme d'api.)

Mots en hélice

*1<sup>er</sup> triangle* : Habitation seigneuriale. — Sort. — Refuge. — Minéral. — Epoque. — Le commencement de l'admiration. — Dans la rue.

*2<sup>e</sup> triangle* : Consonne. — Exclamation. — Appel. — Signe des ans. — Pour faire briller — Synonyme de courage. — Grand historien.

*Mots reliant les deux triangles* : Sous-préfecture de l'Est.

(Marguerite Grosjean.)

Enigme

Quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue, la plus courte; la plus prompte, la plus lente; la plus divisible, la plus étendue; la plus négligée, la plus regrettée; sans laquelle rien ne se peut faire; qui dévore tout, qui vivifie tout?

(A. V., 1833)



EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MAI

**CHARADE :**  
An dante  
**PROVERBE :**  
Qui trop embrasse mal étreint.  
**LANGUE FRANÇAISE :**  
Ce mot, qui signifie : *pouce coupé*, désignait les jeunes gens qui, pour fuir le service militaire, se coupaient le pouce  
(COUTANT, *Hist. de l'Europe.*)

**ANAGRAMME :**  
Sceptre. — Spectre.  
**MOTS EN TRIANGLE :**  
C A R A M E L  
A R A M I S  
R A D I S  
A M I S  
M I S  
E S  
L

**MOTS EN A :**

```

      M
     O A
    N  I
   T  N
  E  T
 S E V I G N E
 P
A      N      O      N
    
```

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.